No 9 — 10 Mill. LE CAIRE, LE 17 NOVEMBRE 1929

LES COURSES
voir la page 18

Images

Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche

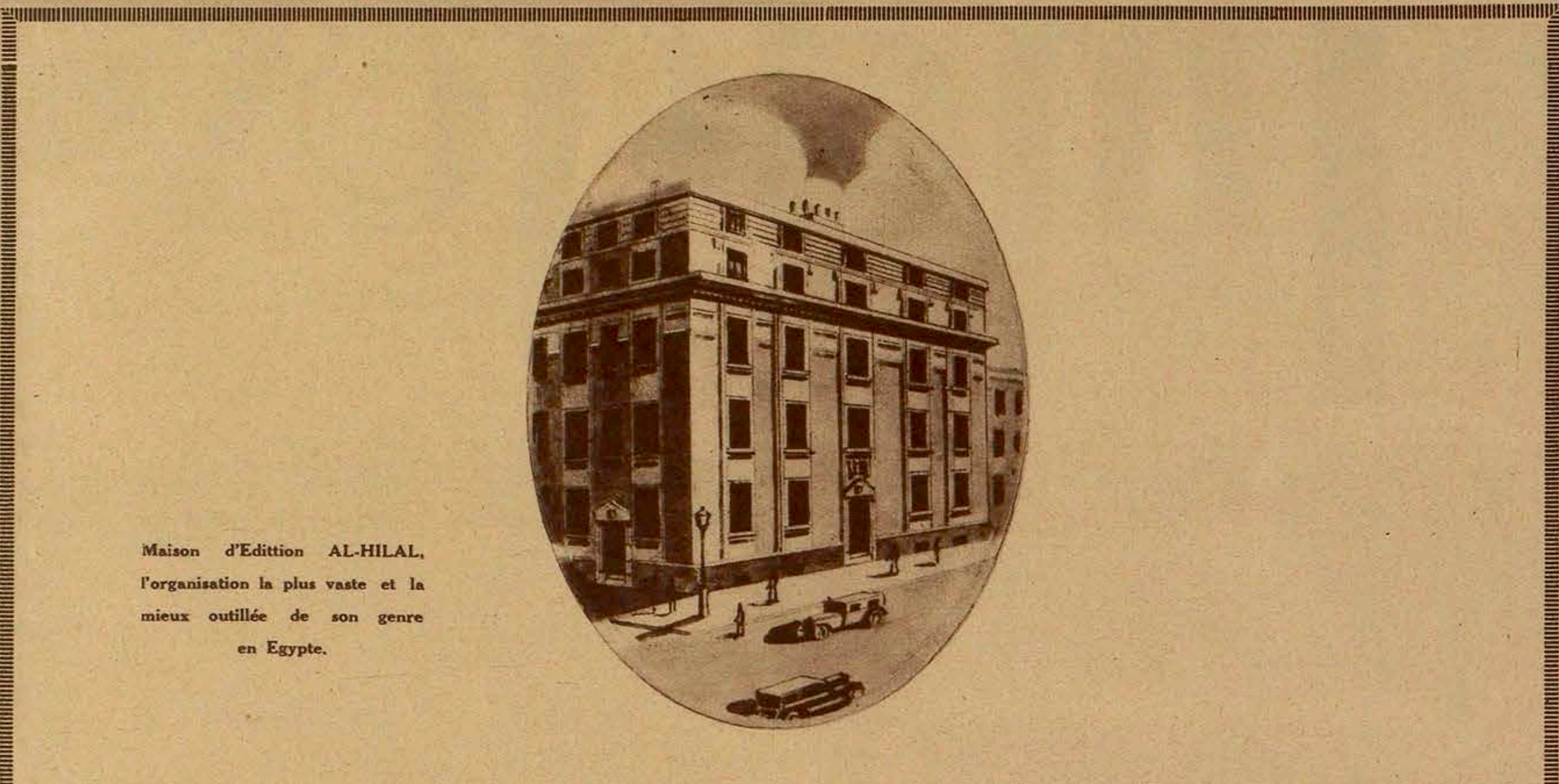


(Photo Zola)

CLÉOPATRE SE SUICIDE

La célèbre actrice égyptienne Fatma Rouchdi (Cléopâtre), dans la pièce en vers de Chawky Bey qui a été représentée à l'Opéra la semaine dernière.

(Voir notre interview en page 4)



Maison d'Edittion AL-HILAL, l'organisation la plus vaste et la mieux outillée de son genre en Egypte.

UNE PUBLICITÉ BIEN DISTRIBUÉE

Une bonne publicité doit, non seulement être bien exécutée, mais aussi pour être efficace, atteindre le public susceptible d'acheter.

Les revues éditées par la maison d'Edition "Al-Hilal" doivent leur diffusion à leur présentation impeccable, à leur impression en superbe héliogravure et au choix des sujets qu'elles contiennent. Elles atteignent tous les lecteurs susceptibles de devenir vos clients.

Quel que soit donc votre produit, vous avez intérêt à le faire mieux connaître par l'intermédiaire de nos revues. Vous verrez en peu de temps votre réputation faite, et, si vous êtes déjà connu, vous vous rappellerez aux clients souvent oublieux. Dans les deux cas, vos ventes et vos bénéfices augmenteront rapidement.

Demandez-nous un projet et un devis. Cela ne vous engagerait à rien, mais peut-être verriez-vous s'ouvrir devant vous des perspectives très larges et c'est seulement alors que vous vous rendrez réellement compte de la puissance magique de cette faiseuse de fortunes qu'est la PUBLICITE. Consultez-nous sans perdre de temps.

Maison d'Edition "Al-Hilal"

KASR-EL-DOUBARA P. O. — LE CAIRE — TÉL. BUSTANE 78 & 1667

"IMAGES"
Le Seul Illustré Français d'Egypte en Rotogravure

"AL-DUNIA AL-MUSSAWARA"
Grand Illustré Populaire

"AL-MUSSAWAR"
Actualités Illustrées de la semaine

"AL-FUKAHA"
Hebdomadaire Humoristique Arabe

"KOL-SHEI"
Revue de la Famille

"AL-HILAL"
Magazine Mensuel

LE GROUPE QUI CONSTITUE UNE CAMPAGNE COMPLÈTE DE PUBLICITÉ.

No. 9
Le 17 Novembre 1929

ABONNEMENTS
Par an
Egypte & Soudan . . . 50 P.T.
Etranger . . . . 100 „

Adresse :
"IMAGES"
Poste Kasr-el-Doubara — CAIRE

Images
Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche

Publié par
LA MAISON D'EDITION "AL-HILAL"
(E. et C. Zaidan)

Le No : 10 Mill.

RÉDACTION
ADMINISTRATION
& PUBLICITÉ :
Immeuble AL-HILAL
Rue Amir Kadadar
(En face le No. 4 de la Rue Koubri Kasr-el-Nil)

Téléphone : 78 et 1667 Bustan

AUX URNES, CITOYENS

Le 21 Décembre, les citoyens égyptiens seront appelés à voter; nous n'avons pas de surprises en ce qui concerne les résultats; et de l'urne sortira une majorité que tout le monde connaît d'une façon quasi mathématique. La carence du parti libéral, le nombre limité des candidats ittéhadistes, une quarantaine environ, fait infailliblement prévoir, sans être grand prophète pour cela, une immense majorité saadiste. Cette absence de compétition réelle entre les partis, la certitude absolue d'un résultat déterminé, ôtent tout intérêt à nos élections. Nous ne connais-



sons pas cette fièvre, cette angoisse, cette passion qui marquent les élections européennes et américaines. C'est avec placidité, détachement pour ne pas dire indifférence que nous attendons ici la proclamation du scrutin, tandis qu'outremer, jusqu'à la dernière minute, la balance oscille de droite à gauche. Même souvent, après la dernière minute, il y a d'étonnants coups de théâtre dont le plus caractéristique est celui de l'élection du président Wilson. La veille, son adversaire était élu et l'Amérique s'endormit avec un nouveau président; elle se réveilla avec un autre chef d'état, car dans la nuit, étaient arrivés les votes des lointaines provinces en faveur de Woodrow Wilson. Ces douze heures de nuit changèrent le cours de l'Histoire car c'est l'élection de Wilson qui amena plus tard l'entrée des Etats-Unis aux côtés des alliés dans la Grande Guerre, la défaite de l'Allemagne, le Traité de Versailles et la Société des Nations. Ainsi l'opinion de quelques fermiers et cow-boys de Californie et du Kansas ont changé la face du monde. Il ne se doutait guère du rôle qu'il jouait dans le destin des peuples l'anonyme électeur américain quand il jeta dans l'urne le nom du professeur utopiste Woodrow Wilson.

On peut dire que les élections sont la cheville ouvrière de la politique contemporaine. D'elles dépendent l'orientation de la diplomatie dans les affaires étrangères et le mouvement social à l'intérieur. Aussi prennent-elles dans beaucoup de pays la forme d'une terrible lutte de classes, entre les grands capitalistes et la masse ouvrière, les bellicistes et les pacifistes, avec des résultats différents dans les pays d'agriculture, le paysan est le souverain arbitre et propriétaire d'une parcelle de terre. si petite qu'elle soit, il est conservateur et vote pour les partis de tradition qui lui permettront de cultiver son champ en toute sécurité. Tandis que les pays d'industrie sont en général soumis à l'ouvrier qui penche vers les réformes audacieuses et vote pour les partis avancés, socialistes et autres, dont il attend — souvent en vain — une amélioration de son sort. Cest pourquoi les grands partis politiques du



XIXème siècle ont dû se métamorphoser, s'assouplir et modifier leurs programmes choisir des candidats plus près de la foule; et les étiquettes politiques ne veulent plus dire aujourd'hui, ce qu'elles disaient il y'a quarante ans. Malheureusement, on se soucie trop des élections et des électeurs et il arrive que les parlementaires reculent quelquefois devant des mesures de réel intérêt public pour ne pas déplaire à leurs électeurs. Pendant les quatre, cinq ou six ans de législature, le député est obsédé par les futures élections et cette hantise inspire souvent ses votes et explique des décisions du pouvoir législatif qu'on ne comprendrait pas autrement.

Le genre du système électoral y est peut être pour beaucoup. En France, presque à chaque législature, il est question de modifier le système électoral; le système actuel — n'est pas très heureux car le député est obligé de tenir compte des intérêts très secondaires, souvent infimes de l'arrondissement qu'il représente et il est obligé quelquefois de perdre de vue l'intérêt général, l'ensemble de la politique jugée de l'angle national alors qu'il l'apprécie de l'angle réduit et petit du groupe minoritaire dont dépend sont élection. Mr. Aristide Briand est un de ceux qui ont le plus combattu le scrutin d'arrondissement.

En Angleterre, les élections donnent d'étranges résultats. On a vu cette année les libéraux, avec cinq millions de voix avoir cinquante sièges et les travaillistes avec six millions et demi avoir deux cent quatre-vingt voix. Aucune proportion entre le nombre de voix et le nombre de sièges. Alors qu'autrefois les grands propriétaires terriens—conservateurs - et les grands commerçants —libéraux—étaient les maîtres des élections britanniques, aujourd'hui c'est l'ouvrier, individuellement pris, qui y joue le rôle décisif. Il est pour celui qui mettra fin à la crise du chômage; tout le reste est pour lui littérature. C'est la clef du succès du Labour Party.

En Italie, les élections n'ont en ce moment aucun intérêt et elles ressemblent beaucoup aux élections d'Egypte. Pas de réelle opposition, de lutte entre les partis et les candidat du Fascio—comme ceux du Wafd — sont élus d'emblée et sans discussion.

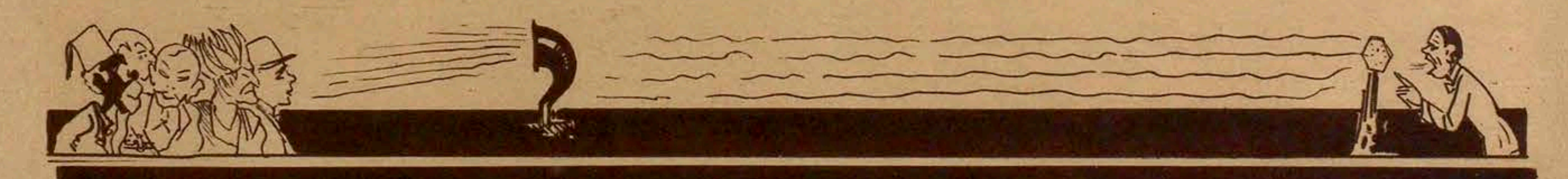
En Amérique, les élections présidentielles—avec les pouvoirs absolus du président, ces elections sont plus importantes que celles du Sénat et de la Chambre des Représentants—ont un caractère pittoresque. Tout ce que l'ingéniosité américaine a inventé ou perfectionné—du jazz-band au film du cinéma—sert de moyen de propagande et les candidats, grâce



aux hauts parleurs, parlent devant des centaines de milliers de personnes. Je suis sûr que demain, on se servira du film parlant.

Mais d'une façon générale, le moins d'éléctions possible est préférable car les élections sont fatigantes pour le peuple, troublent la vie économique, attisent les passions créent un mouvement dont la répétion fréquente est préjudiciable. C'est pour cela que dans le cas où des urnes ne sort pas de majorité définie et précise, on préfére user de ministères, de coalion et d'expédients avant de replonger le pays dans l'agitation électorale. Baldwin, Lloyd George et MacDonald l'ont dernièrement déclaré en Angleterre quand ils ont préferé un ministère minoritaire à une dissolution des Communes, alors que les leaders conservateurs et libéraux peuvent l'obtenir un cinq minutes s'ils le veulent. Mais le pays n'aime pas continuellement être alerté par le jeu des éléctions.

E. Philippe



LE PRINCE DES POETES ARABES

DEFEND LA MEMOIRE DE CLEOPATRE.

Que savons-nous sur Cléopâtre? L'Histoire nous dit que c'était une femme hystérique, sans cœur et débauchée. Eh bien! Il paraît que nous nous sommes trompés. C'est S.E. Ahmed Chawky bey, le prince des poètes arabes qui cherche à réhabiliter la fameuse reine d'Egyte. Sa pièce en vers "Cléopâtre" a eu sa "première" à l'Opéra, samedi dernier. Nous avons cru intéressant, à cette occasion, d'interviewer Chawky Bey.

Triple date! Date dans l'histoire du théâtre arabe, date dans l'histoire de la poésie arabe, date dans l'Histoire, avec une majuscule, que la représentation à l'Opéra Royal du drame en vers "Cléopâtre" par le prince des poètes arabes, Ahmed Chawky bey.

Date dans l'Histoire.

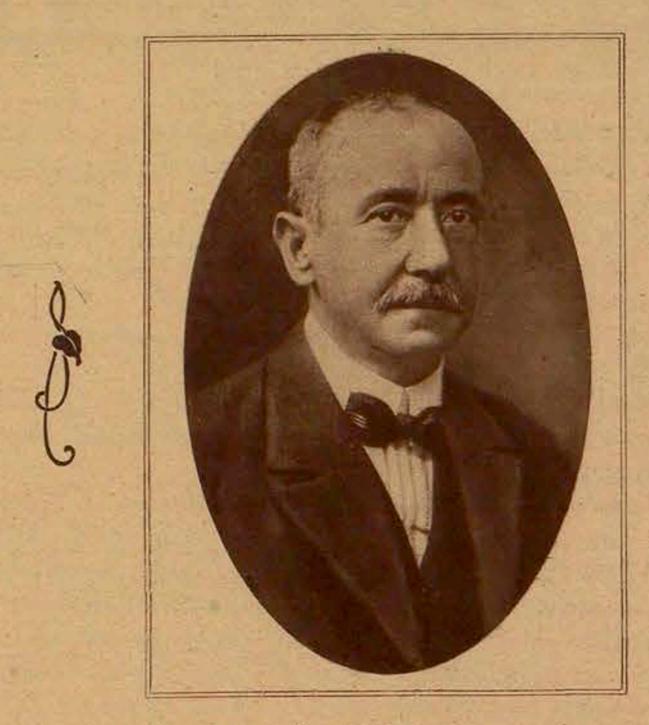
Voici ce qu'à l'Opéra, entre deux actes, dans le crépitement des applaudissements saluant la chute du rideau, Chawky bey nous dit, au sujet de son héroïne.

"Cléopâtre est une des victimes de l'Histoire et j'estime qu'une grave erreur judiciaire fut commise à son égard car le juge qui la condamna et la livra à la postérité fut partial: c'est Plutarque. Il avait trop le culte de Rome; et, dans la Reine Egyptienne, il ne vit surtout que la grande rivale de la Louve latine, celle qui par son influence, mit un moment en grave péril, la grandeur romaine. Il veut lui faire expier la faiblesse de Marc Antoine et il est trop dur avec la descendante des Lagides. Longtemps plus tard, c'est Shakespeare qui la peint en des couleurs trop violentes s'occupant probablement de l'effet scénique plus que de la rigoureuse exactitude historique. Pour moi, j'ai voulu dans mon drame restituer à la belle figure de Cléopâtre une expression plus vraisemblable, réparer l'injustice, la réhabiliter autant que possible. Je ne peux oublier qu'elle fut Reine Egyptienne et qu'elle fait partie de la tradition nationale. Le plaidoyer que j'ai mis en sa bouche me semble conforme à la logique et à la vérité.

"On ne veut voir en Cléopâtre que l'amoureuse ardente, alors qu'il y a en elle une reine entretenant de nobles ambitions. Si elle a tenté de conquérir et de garder l'amour de César (Marc Antoine et Octave) c'est pour sauver l'Egypte et son trône; c'est pour leur assurer un glorieux destin qu'elle a voulu emprisonner dans ses bras les maîtres de Rome. Et si l'on veut bien le remarquer, elle a pu, par ses amours, éviter à son pays de grands malheurs et si Marc-Antoine avait triomphé à Actium, c'est l'Egypte qui aurait dominé le monde à la place de Rome.

Quand à la fuite des galères égyptiennes, après la défaite navale de Marc-Antoine pourquoi ne pas l'expliquer comme suit: Cléopâtre voyant les deux flottes romaines aux prises et sachant que le vainqueur sera aussi affaibli que le vaincu, a voulu garder intactes les forces égyptiennes pour livrer ensuite bataille au vainqueur et assurer le triomphe définitif à l'Egypte. Etant donné le caractère de Cléopâtre, cette explication est plus vraisemblable que celle d'une lâcheté.

"En somme, sans déformer l'histoire j'ai tenté d'éclairer d'un jour nouveau la figure méconnue d'une femme qui d'après Pascal, "tint le sort du monde antique entre ses jolies mains".



Ahmed Chawky Bey
prince des poètes arabes auteur de «Cléopâtre»

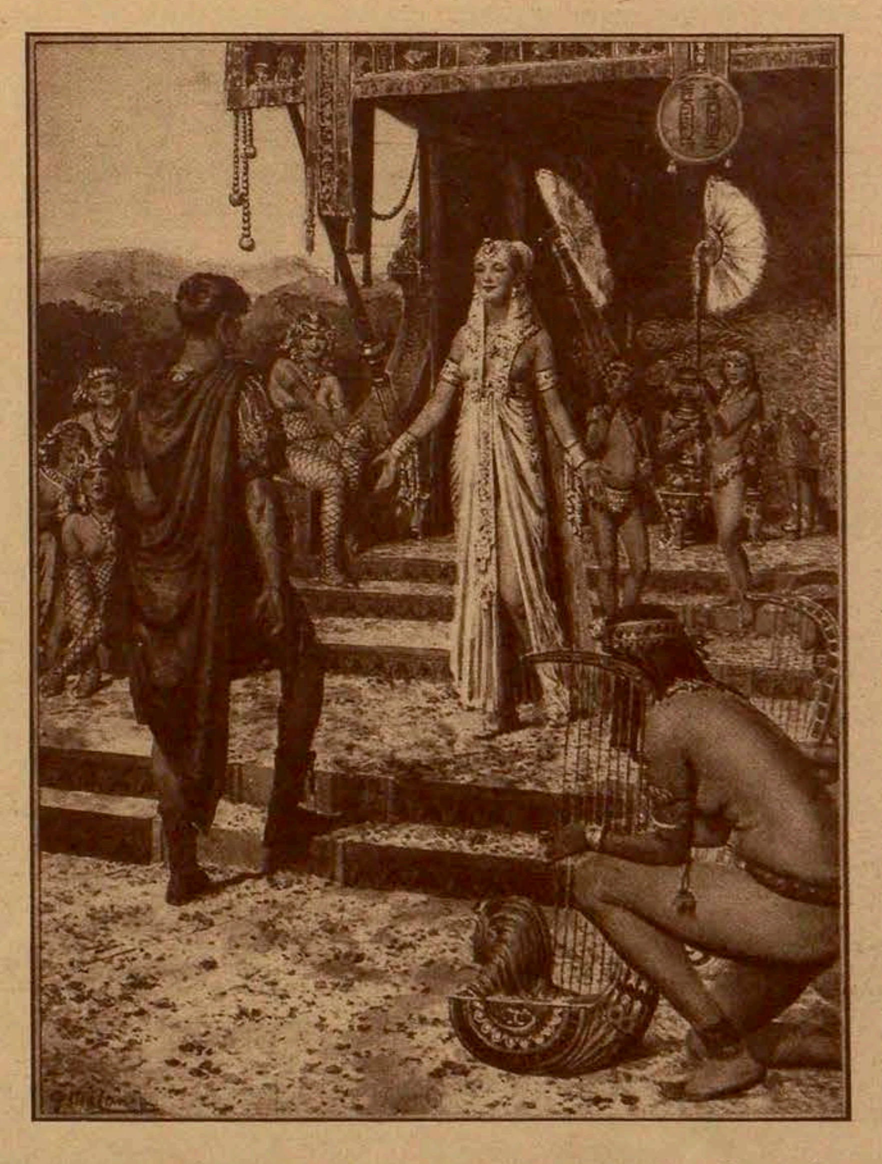
De fait, cette conception de la personnalité de Cléopâtre, par Ahmed Chawky bey est aussi soutenable que la conception de Plutarque et de Shakespeare. En observant que chaque fois, la Reine essayait d'enchaîner par l'amour le chef de l'armée romaine on doit conclure quelle ne voyait pas en lui l'Homme et l'Amant mais le Général tout puissant dont la colère peut ruiner l'Egypte, et dont l'amour peut, au contraire, redoubler sa grandeur. Ses amours n'auraient eu pour mobile que des raisons d'Etat. Il faut donc la plaindre et non la condamner si le destin lui a été hostile, car son succès aurait pu donner à l'Orient la suprèmatie qu'Octave conserva à l'Occident.

Passons maintenant à la littérature dramatique. Le drame de Chawky bey est un des premiers drames en vers du théâtre arabe et son triomphe peut ouvrir une ère nouvelle devant les écrivains. La majorité des pièces arabes originales sont des mélodrames écrites en une langue détestable. Chawky bey par sa Cléopâtre inaugure les pièces à haute inspiration, écrites en une langue merveilleuse. Il élève le niveau du répertoire et lui donne un précieux cachet classique. Mme Fatma Rouchdi qui a joué et monté Cléopâtre a fait preuve d'une belle hardisse. Alors que les autres directeurs hésitaient à offrir au public, habitué aux drames rocambolesques, une œuvre littéraire, Mme Fatma Rouchdi et Me. Aziz Eid, le grand acteur et metteur en scène, ont accepté l'aventure à leurs risques et périls. Leur grand triomphe a été un laurier mérité, qui leur fait honneur autant qu'au public se révélant meilleur auditeur qu'on ne le croyait. Mme Fatma Rouchdi a été une Cléopâtre d'une sculpturale beauté, frémissante de vie et de noblesse. Ces représentations du drame Chawki en feront vraiment date.

Au point de vue de littérature pure, cette pièce contient des vers qui sont parmi les plus beaux de la langue arabe; quelques passages sont déjà considérés comme des morceaux d'anthologie. Pour le dialogue scénique, Chawky bey a assoupli le vers, le variant, l'adaptant aux exigences de l'action avec un art suprême, en virtuose accompli. Il s'est également forcé d'être très clair afin que les spectateurs de culture moyenne puissent comprendre le parler difficile de la poésie arabe. Sa légitime victoire a déterminé le prince des poètes à écrire un nouveau drame en vers "Magnoune Leila", on l'attend avec inpatience.

Le drame de Cléopâtre a été respectueusement dédié en hommage à S. A. R. le Prince Farouk.

Imagier.



Cette composition du peintre anglais J. Matania représente Cléopâtre, dans ses plus beaux atours, allant à la rencontre de Marc Antoine. Le décor est bien fait pour troubler le cœur du farouche imperator

Quelles sont les 12 plus grandes personnalités du monde.


Le Président Hoover


Le Prince de Galles


Charles Lindbergh


Le Maréchal Hindenburg


Moustapha Kemal Pacha

L'Amérique tient à tout classer, tout numéroter, et elle donne ses sélections pour des vérités authentiques. Elle organise des referendums pour tout; quelquefois de ces consultations pour d'éterminer "la plus jolie... "le plus fort... "le plus intelligent..." le plus ou la plus dans toutes les manifestations de la vie, on peut tirer d'intéressantes conclusions, ne fut-ce que des constatations révélatrices de la psychologie américaine.

Dernièrement, un grand quotidien de New-York a prié un érudit, Mr. Henderson de désigner les 12 plus grandes personnalités du monde. Voici la liste de Mr. Henderson : Le Roi Alphonse XIII, Mr. Lloyd George, le Prince de Galles, Mr. Hoover, Mr. Rockefeller, le champion du monde de boxe Gene Tunney, l'aviateur Lindbergh, Charlie Chaplin, Moustapha Kemal, Lady Astor, le Maréchal Hindenburg, la Reine Marie de Roumanie.

Pour le Roi Alphonse, ses titres sont qu'il sait avec beaucoup d'habilité politique diriger son pays dans la période critique que l'Espagne traverse, tiraillée entre la Dictature et la Constitution.

Mr. Lloyd George est arrivé à ranimer le parti libéral qui se mourait. Par son prestige et son activité il en a fait l'arbitre de la majorité parlementaire. Sans avoir la majorité, c'est lui qui permet aux conservateurs ou aux travaillistes de gouverner, en joignant les voix libérales aux leurs.

Le Prince de Galles a attiré sur lui l'attention du monde entier quand la grave maladie de son père le mit à deux doigts de monter sur le plus grand et le plus solide trône du monde entier. Il jouit d'une popularité universelle.

Mr. Hoover est président de la République des Etats-Unis et il représente un symbole nouveau car c'est la première fois qu'un homme de science, un ingénieur, occupe un pareil poste. Il a convaincu le peuple américain que les avocats et les journalistes ne sont pas les hommes de l'heure et que pour résoudre les problèmes économiques, il faut des techniciens comme lui.

Mr. Rockefeller, âgé de quatre vingt-dix ans, est nommé roi du pétrole et cette royauté lui donne une puissance mondiale.

Gene Tunney est champion mondial de boxe et le siècle actuel adore les sports. Tunney est aussi populaire que les ministres et les hommes de science.

Lindbergh a d'un coup d'aile survolé l'Atlantique et ouvert une ère nouvelle de l'aviation.

Charlie Chaplin, prince du rire, est aimé par l'élite et la foule, dans tous les pays du monde.

Moustapha Kemal a créé un pays nouveau, transformant l'Orient, le rapprochant de l'Occident.

Lady Astor, jolie et riche, membre de la Chambre des Communes, possède un grand talent d'orateur.

Le Maréchal Hindenburg, président du Reich, a été un très grand chef militaire, fidèle à son empereur, jouissant d'un grand prestige auprès de ses concitoyens!

La Reine Marie de Roumanie fut la plus belle Reine de l'Europe. estimée comme une habile politique jouant un rôle de premier plan dans les affaires de son pays.

***

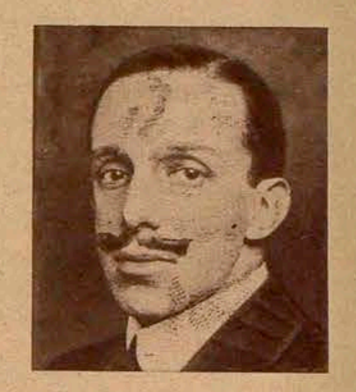
Ainsi se termine la liste de Mr. Henderson, qui est défendable mais il y manque un nom: Mussolini.

Voici à titre de curiosité une autre liste dressée par Charlie Chaplin. Pour le génial comique, ces douze plus grandes personnalités du monde sont: Einstein, Lloyd George, Mussolini, Trotsky, Lindbergh, George V, le Prince de Galles, Hindenburg, l'écrivain Wells, Bernard Shaw, Hoover, Al Jolson le chanteur du Jazz.

Si Charlot avait remplacé Al Jolson par Moustapha Kemal, nous aurions préféré sa liste car il y fait une part plus grande aux Sciences et aux Lettres. Mais il est étrange que Henderson autant que Charlie, aient oublié Edison, une gloire américaine et mondiale.

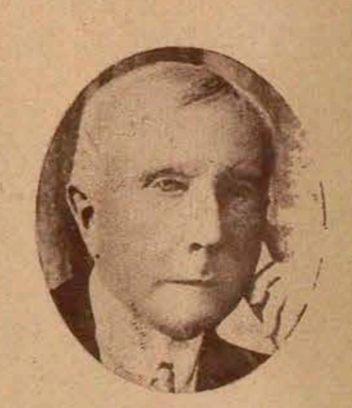

Charlie Chaplin


Lady Astor


Le Roi Alphonse XIII


M. Lloyd George


La Reine Marie de Roumanie


John D. Rockefeller


Gene Tunney

Sauvons les monuments arabes

C'est un trésor national digne d'attirer le touriste.

Cet article continue notre campagne en faveur du Tourisme en Egypte. Nous venons d'apprendre que de grands voyages sont organisés pour le Maroc où les touristes d'Europe et d'Amérique iront admirer les merveilles de l'art musulman. Or a-t-on jamais entendu parler de touristes venant au Caire dans le même but ? Ils y viennent pour les Pyramides et Luxor uniquement. Et Dieu seul sait cependant si le Caire possède des trésors capables de rivaliser avec ceux du Maroc mais on ne sait pas les conserver, on ne sait pas les mettre en valeur.

L'année dernière, nous avons lu qu'un expert de très grande valeur, Mr. Patty avait fait un remarquable rapport sur la conservation artistique de nos précieux monuments. Qu'a-t-on fait de ce rapport ? Classé dans un dossier poudreux et jeté dans l'oubli ?

L'année dernière également, la célèbre archéologue, Mme Devonshire, avait convoqué les délégués des journaux, leur montrant les monuments menaçant ruine. Toute la presse avait poussé un cri d'alarme mais ce cri resta sans écho. Le Tanzim, dictateur sourd-muet, va carrément son chemin et pour élargir certaines ruelles, jette à terre d'inestimables richesses. Les ruelles sont trop étroites pour les autobus, il faut les agrandir, dit le Tanzim ; mais on peut lui répondre avec plus de justesse : les autobus sont trop larges pour ces ruelles, qu'ils passent par ailleurs.

Il faudrait vraiment organiser un groupe, un comité averti et clairvoyant qui répérant les vestiges incomparables d'une haute civilisation, les protège contre l'attaque du temps et des ingénieurs du Tanzim. Les protestations isolées d'une Mme Devonshire à qui l'art arabe doit énormément, les articles intermittents de quelques journalistes ne sont pas suffisants. Il faut le concours d'hommes responsables et éclairés pour y veiller ; qu'on aille faire un tour en Espagne et on y verra comment les monuments de l'ère musulmane sont pieusement conservés et intelligemment restaurés.

C'est une inappréciable valeur qu'on fera acquérir au Caire quand on saura lui faire recupérer ses beautés archéologiques. Nous savons que S.M. le Roi a, maintes fois, manifesté son vif désir de voir resplendir d'un nouvel éclat tous les monuments qui rappellent la gloire de la civilisation musulmane. Nous sommes convaincus que ce désir royal finira par être une réalité.

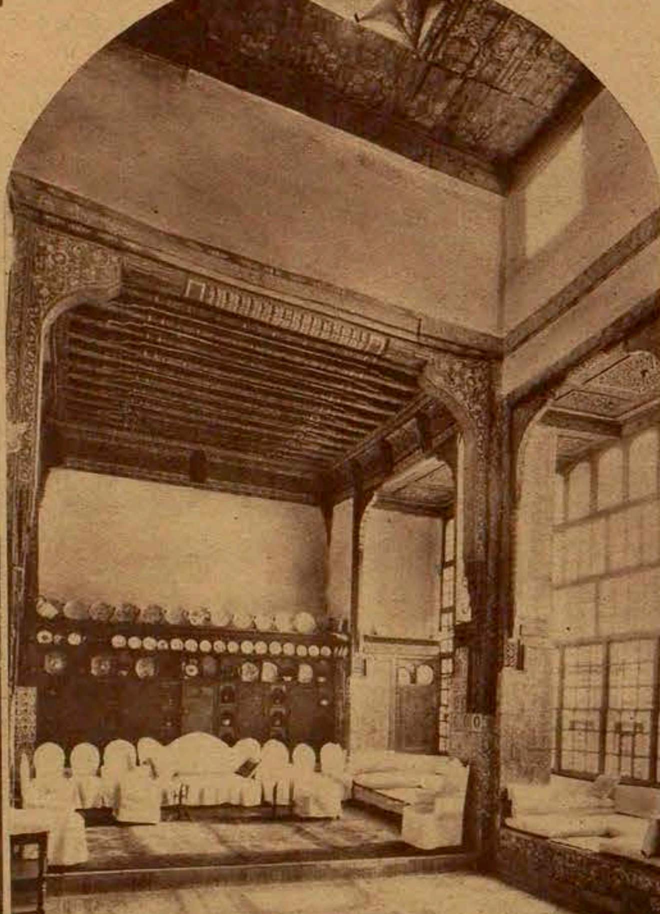


La maison du Cheikh el Seheini du pur style arabe, qu'on voudrait voir conserver.

La célèbre archéologue, Mme. Devonshire, entourée d'un groupe de jeunes filles du Lycée d'Alexandrie à qui elle fait visiter les monuments arabes.

Le fameux bain du Sultan el Moayad, d'une grande valeur archéologique mais qui, malheureusement, est en ruines.

Le sébile de Kait bey.



L'intérieur de la maison, d'un charme incomparable, avec ses boiseries dentelées et ses faïences.



Un coin du jardin de la maison.

2.200 PERSONNES

habitent une maison au Caire datant de 575 ans.

Boulac est un des quartiers du Caire les plus vieux, riche d'une infinité de souvenirs. Du temps du grand Mohamed Aly, il connut une vraie prospérité, constituant un grand centre industriel évalué à L.E. 1.200.000. et abritant l'Imprimerie Nationale qui a joué un grand rôle dand l'évolution intellectuelle de l'Orient. En traversant Boulac, on trouve à chaque pas des mosquées et des maisons séculaires qui relèvent du passé plus que du présent; une de ces maisons est prodigieuse de durée et de locataires. Elle s'appelle "La maison du Riz" et fut construite en 773 de l'Hégire par Hassan Pacha, ministre turc. Cette



Une façade de la maison, vue Souk el Asr.



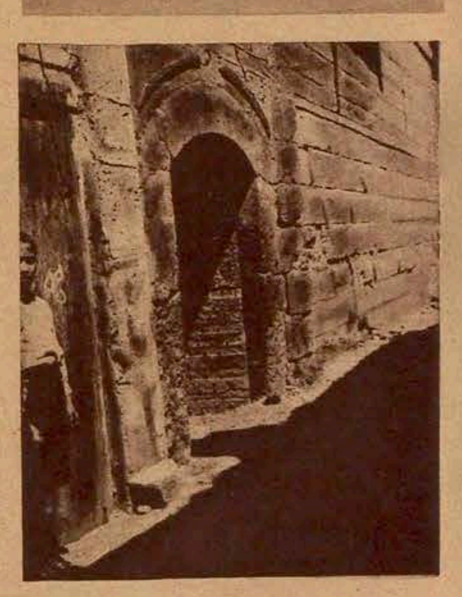
L'aile gauche où travaillent les fabricants des corbeilles.

maison est divisée en 70 sections, chacune de trois appartements, de trois chambres chacun. A gauche, une aile est consacrée à l'industrie des corbeilles d'osier. Des centaines d'ouvriers, hommes, femmes et enfants sont toute la journée courbés sur leur travail: la nuit, ils réintègrent leur logis, dans la maison elle-même. Faut-il parler de logis dans le sens du mot? Presque pas, car ces mansardes, sans air, sans lumière n'ont rien d'un vrai logis. Une foule y grouille, comme des fourmis.

A 2.200 personnes sont évalués les locataires de cette « maison du Riz »! On imagine difficilement ce que doivent être les conditions de leur vie.

Et 400 personnes sont propriétaires de cette maison de 2200 habitants! Par le jeu des Wakfs, le nombre des héritiers s'est multiplié et leurs revenus ont diminué. La construction de cette maison est des plus fermes, ayant résisté à l'attaque du temps et des orages, durant six siècles presque. Elle a une seule et petite porte d'entrée, sous le contrôle d'un boab qui connait un à un tous les habitants de l'immeuble. Une parfaite harmonie règne entre les locataires, ce qui semble invraisemblable. Les voisines ne se chamaillent pas, les gosses ne se battent pas et les hommes n'ont pas à intervenir. La police n'est jamais appelée alors que dans les autres maisons du quatier, des conflits divisent quotidiennement la population ouvrière. On croirait qu'au cours des siècles, la vieille maison a acquis une philosophie sereine qu'elle communique à ses locataires.

Ce qu'il faudrait craindre, c'est une épidémie qui serait un véritable désastre. Le mal s'étendrait rapidement, favorisé par les mauvaises conditions d'hygiène. Aussi les inspecteurs de la Sanité feraient bien d'y jeter un coup d'œil, en passant. Ils pourraient peut être diminuer le nombre d'habitants et rendre les mansardes un peu plus aérées Et leurs mesures ne léseraient personne car les revenus, auxquels participe le ministère des wakfs, doivent être distribués entre 400 personnes. Par conséquent, une piastre de plus ou moins dans les revenus de chaque propriétaire ne doit pas représenter une perte trop sensible. Surtout que cette réduction d'une piastre aurait pour équivalent le salut de centaines de vies humaines.



La petite et unique porte d'entrée.

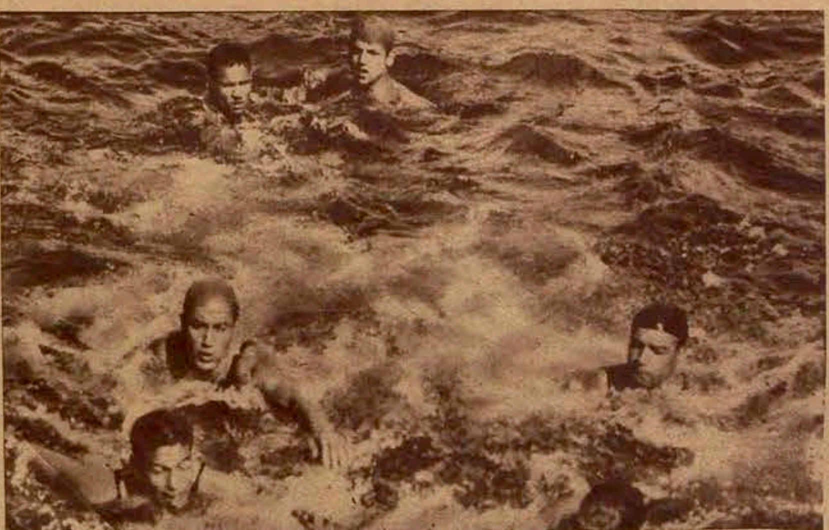
La Coupe du "Mussawar"

Le grand illustré égyptien «Al Mussawar» tient à encourager toutes les manifestations sportives et autres qui peuvent contribuer au progrès du pays. Sa grande popularité, lui fait un devoir de favoriser toutes ces initiatives utiles, comme celles des concours de natation qui contribuent au développement physique de la jeunesse, c'est-à-dire au développement de la santé publique. Il a donc doté d'une magnifique coupe d'argent les concours du Club de Natation du ministère de l'Instruction Publique.

Cette coupe fut disputée, le 8 Novembre, au matin. Etaient présents: L.L. E.E. Abdel Fattah bey Sabry, sous-secrétaire d'Etat représentant le Ministre de l'Instruction Publique, Aly bey Omar Sous-Secrétaire d'Etat et Mr. Simpson, contrôleur de l'Education physique. La Maison d'Edition « AL-HILAL» qui publie "Al-Mussawar" était réprésentée par un de ses directeurs, Mr. Choucri Zaïdan.

Après de nombreux exercices de natation qui révélèrent de jeunes nageurs de grand avenir, eu lieu la course de 120 yards pour la coupe de "Al-Mussawar", suivie d'une course de 100 yards.

Le classement eut lieu ainsi: 1o. Mohamed Aly el Dine 2o. Mohamed Hafez 3o. Moustafa Kamel. De nombreux applaudissements saluèrent les vainqueurs.



Quelques concurrents se disputant ardemment la coupe "Al-Mussawar"



Les grands invités au concours de natation. On y voit Mr. Simpson, le contrôleur de culture physique au ministère de l'Instruction Publique.



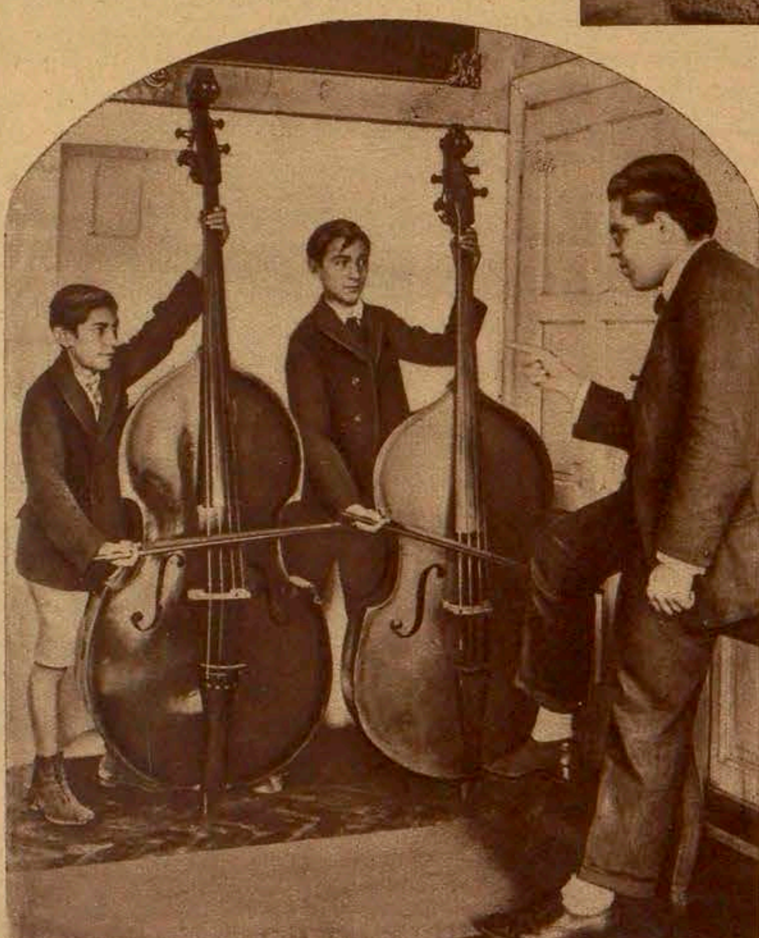
Les trois vainqueurs 1o. Mohamed Aly el Dine 2o. Mohamed Hafez 3o. Moustapha Kamel

VARIÉTÉS

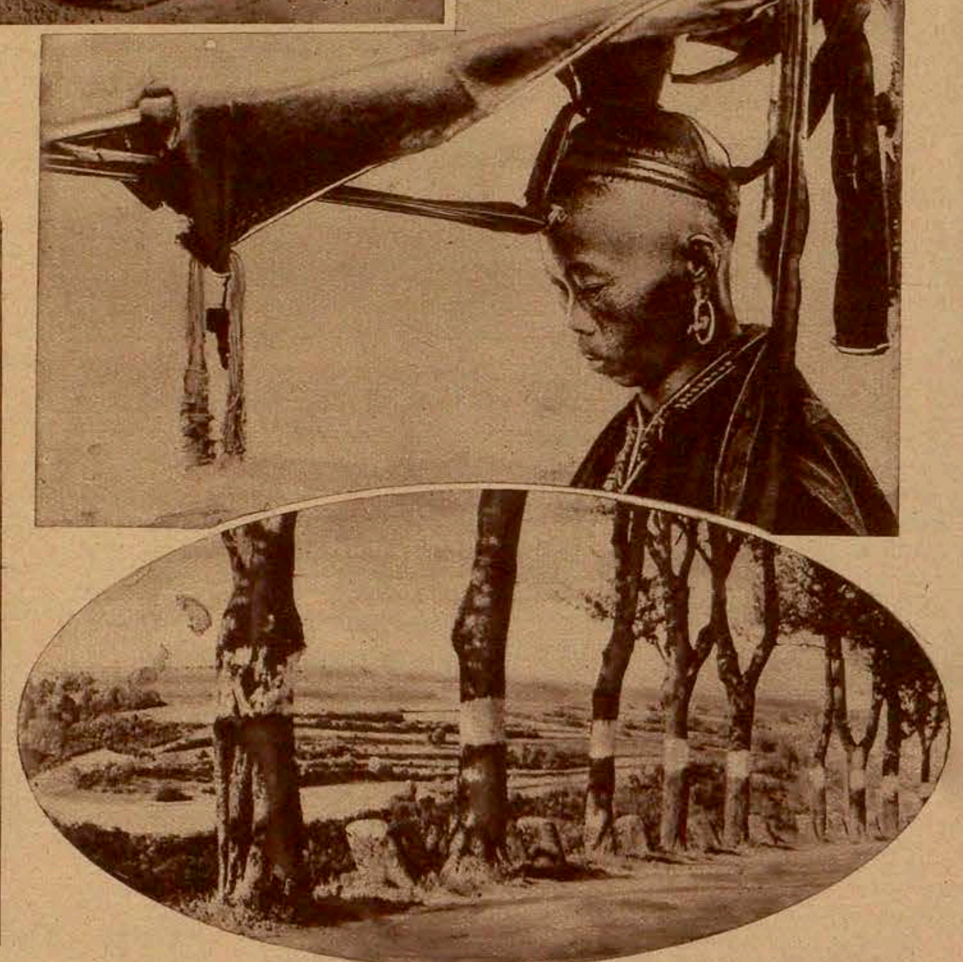


L'HOMME EN CAOUTCHOUC
Un habitant de Mansourah, Ahmed el Fazie peut demeurer cinq minutes aplati sous les roues d'une auto et se relever sans le moindre mal.

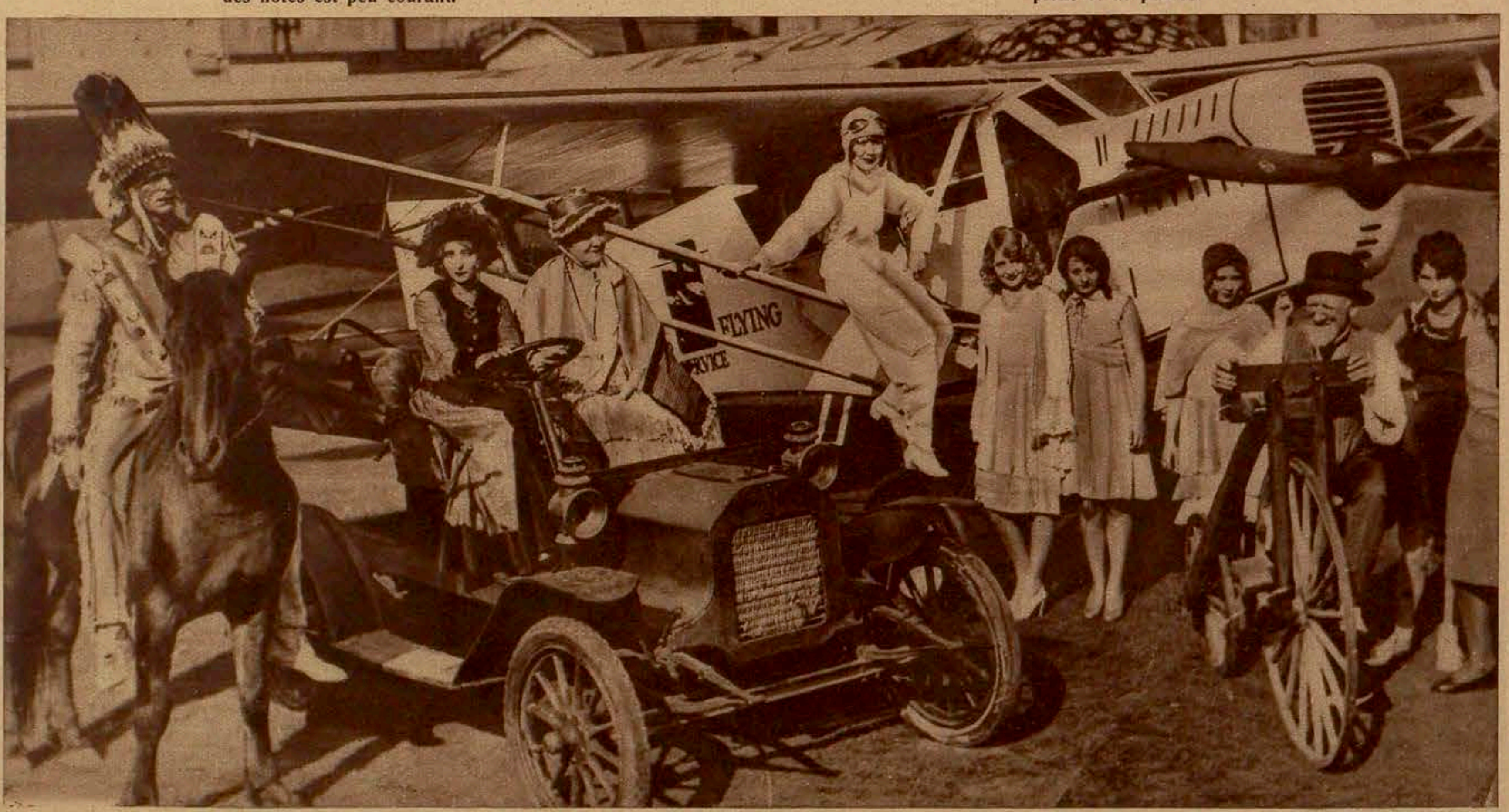
ÉLÉGANTE COIFFURE ?
En Chine, à certaines fêtes, les femmes de quelques tribus se parent de cette originale coiffure. Pourvu que les modistes parisiennes et cairotes ne s'en inspirent pas !...



CONTRE L'ÉTUDE DE LA MUSIQUE PAR OREILLE
Une école de musique vient d'être fondée en Hongrie pour généraliser l'étude avec les notes et lutter contre la trop grande facilité des enfants à jouer par oreille. De pareilles institutions devraient être multipliées en Egypte où l'usage des notes est peu courant.



LES ARBRES LUMINEUX
Pour diminuer le nombre des accidents sur les routes forestières on a imaginé en Allemagne, d'enduire de phosphore une partie des arbres qui longent la route. Ils joueront ainsi, au milieu de l'obscurité, le rôle de lampions et de phares.



LES MOYENS DE LOCOMOTION A TRAVERS LES AGES
L'évolution des moyens de locomotion est des plus curieuses. Dans une exposition à Los Angeles, par un intéressant rapprochement, on a pu juger le progrès accompli à travers les siècles. Le primitif cheval voisine avec l'automobile et la bicyclette avec l'avion.

Mondanités

La date du retour de Leurs Majestés le Roi et la Reine, de S.A.R. le Prince Farouk et des Princesses Royales, fixée au 20 novembre, donnera l'occasion au Caire de prouver son profond attachement à ses Souverains.

De magnifiques arcs de triomphe et une illumination féerique, transformeront tout le parcours de la gare de Bab el Hadid jusqu'au Palais d'Abdine, en une merveilleuse voie triomphale. Toute la ville du Caire s'associe aux travaux du comité de réception pour illuminer et pavoiser magnifiquement la métropole.

***

Sa Majesté le Roi daigna déléguer Ahmed Ihsan bey, 3ème Chambellan, à la fête qui fut donnée au Jardin de l'Ezbékieh, en aide à la caisse de secours de la grande Loge Maçonique, pour laquelle Sa Majesté fit le don généreux de L. E. 100.

***

Sir Georges Schuster, conseiller financier du Comité Exécutif du Vice-roi des Indes, traversa l'Egypte en automobile de Suez à Port-Saïd, s'arrêtant quelques heures en route, au Caire, avant des s'embarquer sur le "Rampura" se rendant en Angleterre.

***

S. A. le Prince Mohamed Aly Ibrahim fut reçu par S. M. le Roi, à son retour de Constantinople. Son Altesse est rentrée au Caire.

***

M. de Bildt, ministre de Suède, est de retour au Caire après avoir passé ses vacances en Europe.

***

Wacif Boutrous pacha Ghali, et Mme Ghali, après avoir visité la Syrie, sont arrivés à Paris.

***

S. E. Lady Loraine a rendu visite, le 8 Novembre dernier, au Dispensaire de Lady Cromer à Alexandrie. Elle fut reçue par la directrice du Dispensaire, Miss McCaul et les membres du comité : Mme Borton pacha, Mme Kindersley, Lady Ruffer, Dr. Laura Stross, Bimbaschi A. P. Blattner, Mme Tatton Brown, le mamour du District et les docteurs de l'institution.

En hiver deux à trois cents enfants sont traités par jour au dispensaire et de six à sept cents, journellement, en été. Lady Loraine accepta le patronage du bal que le comité compte donner cet hiver au bénéfice du dispensaire.

***

S. A. R. le prince Joachim George de Saxe, archéologue distingué, arrivera incessamment en Egypte, où il passera plusieurs mois au Shepheard's Hôtel.

***

On peut dire que la brillante fête donnée lundi soir jour de l'Armistice au Cercle Français, a dignement inauguré les grandes fêtes de la saison au Caire. 140 convives prirent place au banquet, admirablement organisé par la Maison Sault.

M. le Ministre de France présidait les longues tables fleuries de roses. Parmi les personnalités présentes Mme Gaillard en toilette de dentelles noires, Mme Lorgeou en crêpe georgette corail frangée de perles d'or, M. Carlo Grassi et Mme Grassi en mousseline de soie laque de Chine, M. Vallois, député de la Nation, M. Lescuyer et Mme Lescuyer en charmeuse noire et noir brochée de fleurs, M. Laforge et Mme Laforge en crêpe georgette blanc brodé de de perles, M. Hagron, directeur de l'Agence Havas et Mme Hagron en crêpe georgette absinthe brodé de perles nacrées, le président de l'U.C.F. et Mme Bougier, en toilette de charmesue mauve, M. Henon et Mme Henon, très belle, en mousseline de soie imprimée et brodée de fleurs en or, M. Max Fischer et Mme Fischer dans une toilette bien parisienne en mousseline de soie noire et ornements en strass, M. et Mme Martin en crêpe georgette blanc brodé de perles, M. et Mme N. Tewfik portant une délicieuse toilette de crêpe georgette blanc avec broderie d'argent, Dr. et Mme Abbas toilette de style en taffetas bleu nattier, M. et Mme Sault, en crêpe georgette blanc et corail.

Parmi les autres personnalités présentes : le colonel Chabeau, Mr. Fernand Suarès, Mtre Rietti, Mr. Vincenot, M. et Mme Lefèvre, M. et Mme Adlet, M. et Mme Manhès, M. Cossery, M. et Mme Delchambre, M. Grandguillot, M. Libois. M. Hébert, Mme G. de Ravenel, M. et Mme. G. Berthey, M.R. Blum, M. et Mme René Teissère M. Desjardins, M. et Mme Max Steinauer, et tout un essain de charmantes jeunes filles : Mlle Grosjean, Mlle Steinauer, Mlles Sivade, Mlle Lily Hébert, Mlle Delchambre Mlles Madeleine et Odette Bougier, Mlle Mandonet, etc, etc.

***

S. A. Iftaker Ali Khan, héritier des Etats de Mala-Kotla, aux Indes, fit un court séjour au Continental-Savoy au Caire, avant de se réembarquer pour son pays.

***

Deux minutes de silence : Sir Percy Loraine et Lady Loraine se recueillent un instant pour penser aux morts de la Grand Guerre.

Le comte della Croce, Consul-Général d'Italie en Egypte, et la comtesse della Croce, sont rentrés d'Europe, la semaine dernière.

***

Notre confrère M. Karim Tabet a donné mardi dernier un grand thé chez lui, en l'honneur de M. Parini. ancien journaliste, aujourd'hui secrétaire général des Fascistes à l'étranger.

M. Parini était accompagné par M. le Ministre d'Italie et la marquise Paterno di Manchi, de M. le Consul d'Italie et des fonctionnaires de la Légation et des Consulats. M. M. les propriétaires et rédacteurs en chef des journaux Arabes et Européens du Caire assistaient au thé.

***

Vendredi 8 Novembre le banquet mensuel de la Presse a été donné dans la Rotonde de Groppi, sous la présidence de M. Sami El Serrag, rédacteur au journal "Kawkab El Chark"

Autour d'une grande table en fer à cheval, joliment décorée de roses et de fruits, prirent place les journalistes suivants: M. et Mme Merton, Mme Devonshire, M. et Mme Waterfied, Mlle Césa Nabaraoui, M. et Mme Gaston Berthey, Mlle Zingsem, M. et Mme Naguib Youssef, Mme G. de Ravenel, Riad bey Afifi, M. Soliman Fawzi, M. Edgard Gallad, Sabri Kia bey.

Après un délicieux menu, digne de la bonne renommée de la maison Groppi, M. Sami El Serrag prit la parole, adressant quelques phrases aimables aux dames présentes et félicitant les banquets aidant au rapprochement et à la bonne entente de la presse. Il termina en nommant Ismaïl bey Wahby, président du banquet du mois de décembre.

A la fin du repas l'assistance eut l'aimable surprise d'une petite séance de cinéma dont l'opérateur, M. Moro, fit passer sur l'écran quelques péripéties du banquet d'octobre.

En sortant, les journalistes furent de nouveau «tournés» par M. Moro, qui réservera la primeur de ce film pour le mois prochain.

***

Lundi après-midi la communauté britannique se réunit en très grand nombre au cimetière du War Memorial au Vieux Caire pour la cérémonie de l'hommage aux morts à l'occassion de l'Armistice.

2.200 tombes de soldats britanniques furent décorées de palmes vertes par les dames et jeunes filles anglaises.

Le Haut-Commissaire et Lady Loraine arrivèrent avec le clergé ; l'Archdeacon Swam officia et rendit hommage aux grands morts.

D'innombrables couronnes de fleurs s'amoncelèrent au pied de la Croix, offertes par l'Armée et la communauté britanniques, De splendides couronnes furent également déposées par les présidents des associations militaires françaises: M. Léon Hébert, M Bougier, M. Durmort et M. Grosjean, par le Vice-Consul d'Italie, M. Carlo Grassi et Mtre. Rietti, des Associations militaires italiennes, par le Colonel Chabeau pour les Associations militaires belges ; les délégués alliés furent remerciés personnellement par Sir Percy Loraine.

Les coquelicots des Flandres confectionnés par les soldats aveugles, furent vendus au cimetière au bénéfice de la Légion britannique fondée par Lord Haig.

***

La Colonie française se rendit, comme tous les ans à la date du 11 Novembre, au Cimetière Latin pour la cérémonie du Jour du Souvenir.

M. le Ministre de France en grand uniforme, ainsi que M. le Consul de France, étaient entourés de tout le haut personnel de la Légation et du Consulat ; Sir Peter Strickland, commandant en chef des troupes britanniques en Egypte avait délégué deux officiers supérieurs pour apporter des couronnes de fleurs

Les Grands Hôtels Egyptiens, les associations militaires belges et italiennes, la communauté Arménienne, le collège de Khoronfish des Frères, les Lycées français, avaient tous envoyé des délégués avec leurs porte-drapeaux pour fleurir la Stèle du souvenir, avec toute la colonie française.

Mgr Girard donna l'absoute, et les anciens combattants firent l'impressionnant appel des français d'Egypte: Morts au Champ d'Honneur.

***

S. E. Sir Victor Harari Pacha est rentré en Egypte de son séjour à l'étranger.

***

L'Université de Pensylvanie a envoyé une mission en Egypte pour faire des fouilles; cette mission est composée de M.M. Robert Franks, Kant, Allan et plusieurs autres.

Leurs recherches se porteront vers le Fayoum aux pyramides de Senefrour, à Wasta.

***

M. Joe J. de Young, contrôleur européen de la Métro-Goldwyn-Mayer Co. de cinéma, qui voyage dans le Proche-Orient pour sa compagnie, vient d'arriver d'Athènes en Egypte.

***

De Londres vient la triste nouvelle de la mort de Lady Maxwell, veuve du général Sir John Grenfell Maxwell, qui fut général en chef des troupes britanniques en Egypte au début de guerre.

Américaine de naissance, très belle et d'un grand charme, Lady Maxwell sut se rendre très populaire au Caire où elle résida plusieurs années à la Résidence britannique de Kasr el Doubara.

LES ETRANGES CLUBS DE LONDRES

Des clubs de tous les genres pour tous les goûts

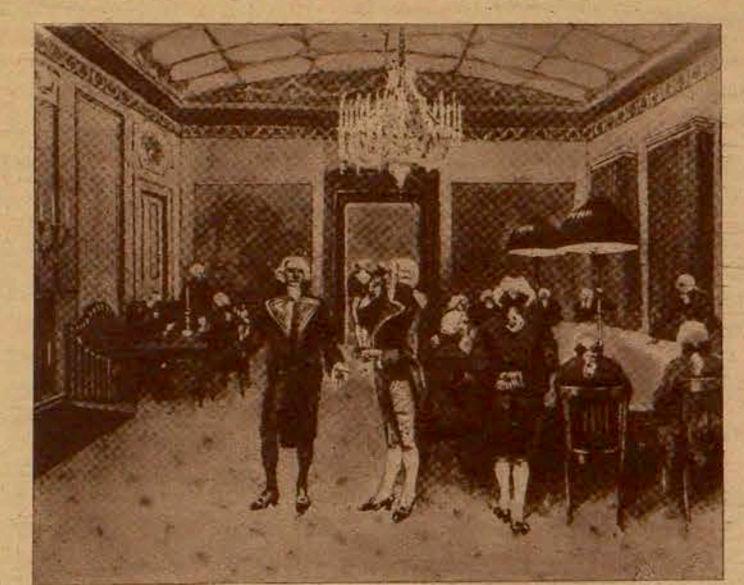
Londres est la ville des Clubs; c'est de la Cité qu'est partie la tradition des clubs pour s'installer dans le monde entier. L'homme du monde anglais vit au club autant qu'au bureau et au *home*; il ne peut concevoir une journée passée, sans avoir fumé une cigarette, pris un whisky, causé avec les amis, joué une partie de billard ou de bridge dans le cadre ami du club, oùu l'on est entre hommes.

De clubs anglais, il y en a de tous les genres, pour tous les goûts; quelques uns sont bizarres, d'autres pittoresques ou humoristiques ou sportifs et leurs membres y sont fidèlement attachés. Voici quelques notes sur les clubs le plus typiques, dont quelques-un ont des siècles d'existence et une histoire qui se confond souvent avec celle de l'Angleterre, des arts et des lettres.

Le plus ancien des clubs fut fondé sous Henri IV d'Angleterre et s'appelait "La Cour des Frères de joie" le poète Thomas Callfe en faisait partie. Un autre club célèbre fut celui de «Mirmide» dont firent partie Shakespeare et Raleigh, ce club était célèbre par son vin aussi piquant que les traits d'esprit de ses membres. Mais ces deux clubs ont aujourd'hui disparu. Des clubs existant, le club "Devonshivre" occupe la place de l'ancien club "Croocford" fondé par un marchand de poisson et connu cependant pour l'aristocratie de ses membres.

Le club des "Touristes" fondé en 1814 n'admettait comme membres que ceux qui s'étaient éloignés d'au moins 500 milles de Londres. Talleyrand fut un de ses plus célèbres membres. Le "White Club" a été fondé en 1689 et constitue spécialement un club de jeux. Leclub des "Célébataires" comme son nom l'indique n'admettait, comme membres, que des célibataires et quand l'un d'eux se mariait, il démissionnait; cependant il pouvait être réintégré, s'il payait une amende de 25 livres. Lord Kitchener, célibataire irréductible, en faisait partie.

Après les guerres napoléoniennes, des clubs ont été fondés pour les anciens officiers de terre et de mer. Le plus célèbre s'appelle "Rag" de son adresse télégraphique "L'Athinéum" est le club des lettrés, des artistes, des peintres, des sculpteurs et l'on ne peut y fumer; le club "Malborough" ou club du Roi compte S. M. George V parmi ses membres et ceux-ci ne sont admis qu'avec l'approbation royale. Sir Thomas Lipton en fait partie.



Le Salon du club de "Brooks"

Un club "L'United Service" compta parmi ses membres le Duc de Fer, le duc de Wellington qui y dînait et se faisait remarquer par l'attention avec laquelle il contrôlait l'addition.

Quelques clubs furent des excentriques: le "club des Sans Nez" a été fondé par un certain champion qui n'avait pas de nez mais il mourrut avant son inauguration. Le club du "Marteau" avait été fondé par un homme excessivement laid qui aimait à se trouver en compagnie d'hommes aussi laids que lui. Les membres de ce club ne rentraient chez eux que complètement ivres.

Le club du "Mensonge" fut fondé au cours d'un banquet donné par Sir Harry Blunt, les convives s'y étaient montrés tellement bluffeurs et menteurs les uns plus que les autres qu'ils décidèrent de fonder un club où ils pourront à leur aise mentir. Dans ce club, on ne pouvait dire la vérité qu'avec la permission du président. Et le membre qui débiterait le plus gros mensonge présiderait la réunion.

Le club des "Insolents" avaient pour membres les portefaix, les cochers, les cafetiers qui y venaient s'entraîner à l'insolence avec les clients. Le Club eut un jour une caisse tellement pleine qu'il put faire des pensions aux veuves de ses membres, pourvu qu'elles puissent insulter trois heures de suite.

La débâcle financière de la Bourse de New-York

L'organisation du temple mondial de l'or

Le monde entier est encore secoué par la panique qui a secoué la Bourse de New-York. Jusqu'ici en Egypte, on a passionnément suivi les drames du Temple Mondial de l'Or souverain et nous avons au Caire et à Alexandrie ressenti les contre-coups du désarroi et de la crise formidable de Wall Street. A cette tragique occasion, nous avons cru intéressant d'emprunter à un article de Mr. Vincenzó Nitti quelques passages refaisant l'historique du New-York Stock Exchange qui en quelques années rapides, est devenu le centre de l'activité financière internationale.

Le 17 mai 1791, 24 intermédiaires de New-York concluent un accord et établirent par un acte privé l'embryon de ce qui est maintenant la plus grande bourse du monde.

En 1830, un plus grand nombre d'intermédiaires disciplinés par la constitution admit à la cote le premier titre industriel. Il s'agissait des actions de la compagnie de chemins de fer *Mahawk and Hudson*. Après bien de changements de résidence commence la rapide ascension de la Bourse: en 1868, les agents sont autorisés à vendre éventuellement leur place; en 1869, le nombre de ces agents est porté à 1060: en 1878, les premiers téléphones commencent à fonctionner et enfin, le 23 avril 1903 on inaugure la Bourse actuelle au numéro 18 de Broad Street.

A l'heure actuelle, la Bourse de New-York compte plus de 1.100 membres. Ces membres jouissent de droits égaux: tandis qu'à la Bourse de Paris, par exemple, toutes les transactions doivent, en définitive, passer par les main du nombre très limité des "agents de change", les 1.100 membres du *New-York Stock Exchange* sont également qualifiés pour traiter toutes les opérations admises par la contitution de la Bourse. Le caractère d'organisation libre qui faisait la base de l'association de 1792 n'a pas changé; les intermédiaires se donnent eux-mêmes leurs réglements et leurs lois, et, à l'occasion, leurs sanctions disciplinaire. L'accroissement des affaires, la parfaite organisation technique n'ont rien changé au caractere volontaire et libéral du *New-York Stock Exchange*. Chaque année de nombreux agents vendent leur place; en cas de mort, les héritiers se chargent de la vente.

D'autre part, le nombre des actions cotées tous les jours n'a fait que s'accroître: jusqu'au 1er décembre 1928 il détenait le record avec le chiffre de 6.954.000 actions cotées. Presque 7 millions de titres échangés pendant les cinq heures de travail de la seule Bourse de New-York; ce chiffre peut à lui seul donner l'idée de l'énorme importance du grand organisme de Broad Street. Puisque, comme ont sait, la Bourse de New-York n'admet pas le "terme"; tous les paiements doivent être effectués dans un délai de 24 heures. Voilà peut-être la plus grande différence entre la Bourse de New-York et les Bourses européennes dans lesquelles l'achat et la vente à terme constituent l'activité principale.

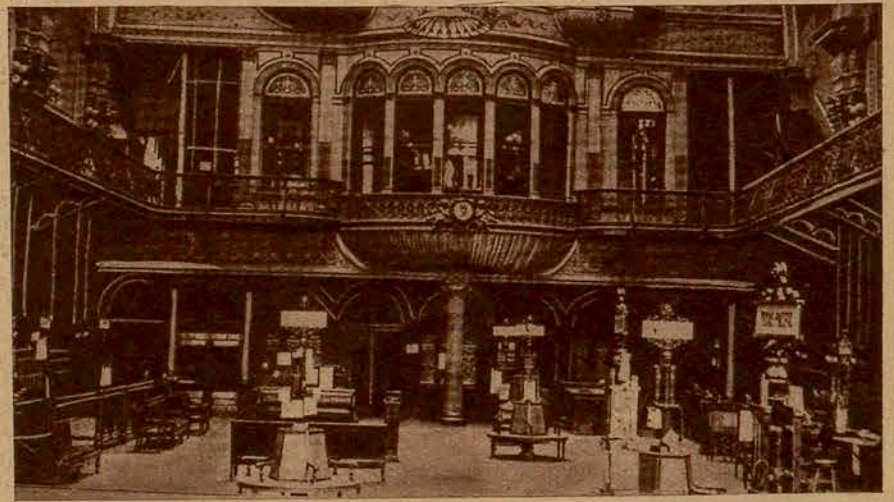
Dans le grand salon de la Bourse, sur une table spéciale, on négocie le *Call money* et les fluctuations de son prix sont très souvent un symptôme important des conditions du marché. Des 1.100 membres, 699 fréquentent assidûment la Bourse et agissent tous les jours sur le marché des obligations et des actions. On peut, *grosso modo*, les partager en quatre catégories. La première comprend les *brokers* (courtiers) purs. La deuxième catégorie est formée des *brokers* qui sont intermédiaires et en même temps agissent pour leur compte. Les spécialistes font la troisième catégorie et les *brokers à deux dollars*, la quatrième...

Jetons, des galeries où les visiteurs sont admis après de longues formalités, un coup d'œil sur le grand salon de la Bourse.

Au milieu sont les *posts*; ce sont des sortes de kiosques d'une hauteur de deux mètres environ. Aussitôt qu'un titre est admis à la cote de la Bourse de New-York un post lui est immédiatement assigné. *L'United Steel*, par exemple, a le post Nº 2.

Les spécialistes se tiennent généralement près du post du titre dans lequel ils sont spécialisés: les posts finissent par devenir des centres spéciaux pour la transaction de groupes de titres déterminés. Chaque post est relié aux cabines téléphoniques par un système de poste pneumatique, ce qui permet à l'assistant du *broker* au téléphone d'envoyer rapidement au *broker* des messages, en choisissant la destination d'après le post auprès duquel il est en train de travailler. Entre les posts, il y a les installations des tickers: il s'agit de machines à écrire spéciales qui enregistrent les transactions au fur et à mesure qu'elles se produisent. Ce système des tickers qui assure la plus grande publicité à la Bourse de New-York et qui permet aux clients les plus éloignés de suivre minute par minute les opérations du marché, forme une des caractéristiques du *New-York Stock Exchange*.

Aux deux côtés du salon sont les cabines téléphoniques privées des brokers en communication directe avec leurs bureaux. En face, deux grands tableaux noirs sur lesquels des nombres blancs apparaissent et disparaissent: c'est le système adopté pour appeler les *brokers* au téléphone. Chaque *broker* a en effet un numéro: lorsque son employé au téléphone a besoin qu'il aille personnellement à l'appareil, il presse sur un bouton et il fait ainsi apparaître le numéro du *broker* sur le tableau noir. Ce numéro y reste jusqu'au moment où le *broker* s'aperçoit qu'il est demandé et va à l'appareil.



L'Intérieur de la Bourse de New-York

LES "FETTEWAS" DU CAIRE

Batailleurs, querelleurs, mais foncièrement honnêtes.

Qu'est ce qu'un fettewa? C'est un homme batailleur, querelleur, un coq de quartier, faisant régner la terreur par la force des ses poings, se battant un contre cent pour les beaux yeux d'une fille, courageux et casse cou. Mais jamais le "*fettewa*" n'assasine pour voler, ni trempe dans des lâchetés et s'il lui arrive de tuer, c'est au cours d'une bagarre. Ces *fettewas*



La fettewa Zakia du Bazar des Légumes.

sont en somme des dilettantes, qui font un art du coup de bâton, amoureux de célébrité, se battant pour le plaisir de se battre... et pour la gloire. Aussi ne dénoncent-ils jamais à la police un adversaire qui leur a cassé une côte ou un bras; ce serait déchoir que de faire appel au *chaouiche*, comme les femmes. Ils ont des bras, un bâton, des moustaches et le cœur vaillant pour se venger eux-mêmes.

Chaque quartier à ses "*fettewas*" organisés en corporation, ayant un chef incontesté et des combats ont lieu de quartier à quartier. Le soir de bataille, le quartier vainqueur fête ses champions comme des héros dont il est fier à juste titre et on ne leur refuse rien. On raconte leurs prouesses dans les cafés et ils sont entourés d'un respect admiratif. Personne n'ose les contrarier et quelques-uns d'entre eux perçoivent de véritables dîmes, en argent ou en nature. Un des plus célèbres *fettewas*, le fameux Abou-Khatwa d'Alexandrie était un véritable autocrate, régnant sans conteste sur le plus mal famé des quartiers, celui de Labbane. Quand ses exploits devinrent trop dangeureux pour la sécurité publique la police ne put se saisir de lui qu'après une lutte épique et après avoir assiégé tout le quatier. Et la populace était contre la police avec Abou Khatwa, véritable personnage de roman feuilleton. Il ne lui manquait que d'agir sur un plan social supérieur et de se battre pour de nobles causes; avec son courage, son mépris de la mort et sa force, il aurait été un d'Artagnan ou un Pardaillan. Au Caire, un des plus fameux *fettewas* est Fahmy el Fichaoui, tenancier de café à Sayedna el Hussein. Vigoureusement découpé, il n'est pas massif et possède une certaine élégance, bien que fruste. Il a un sourire engageant et le regard aimable mais qui se durcit comme fer quand il parle de ses adversaires. Ce n'est pas sans lutte qu'il gagna sa situation du Premier des fettewas de Sayedna el Hussein. Lui-même nous conte comment il gagna son titre sur son prédécesseur, el Hag Mahdi Soliman el Agami, infiniment plus fort que lui mais moins courageux. "Car, nous dit-il, la force importe peu; il faut avoir du cœur pour ne pas craindre d'entrer dans la mêlée quand les nabbouts dansent. Les bras sont cassés, les yeux pochés, le visage en sang et qu'une lame de couteau peut insidieusement vous entrer dans la chair, de cette façon... et il nous montre une large cicatrice,



Le Fettewa Fahmy el Fichaouy

au haut de la cuisse. "Le courage, c'est tout et la victoire reste au plus courageux, même s'il est plus faible physiquement, il était un contre dix, fut roué de coups, blessé mais ne se rendit pas et chacun de ses dix adversaires fut blessé par lui.

Quand son prédécesseur pour se venger de lui le dénonça au bureau de recrutement, qu'il fut arrêté et incorporé dans l'armée pour faire son service militaire, en une seule nuit de tournée à Sayedna El Hussein, il trouva les cent livres nécessaires à son rachat car tout le quartier voulait avoir son "*fettewa*" prestigieux.

Fahmy el Fichaoui nous dit également qu'un *fettewa* ne loue jamais ses services pour une vengeance privée car ce n'est pas un professionnel mais un amateur qui se bat quand il lui plaît de se battre et sans motif intéressé. Les "*fettewas*" ont un rigoureux code de l'honneur; malheur à qui "moucharde" à la police, qui trahit son quartier, qui abandonne ses frères ou compromet par sa lâcheté le renom du quartier. Il reçoit une correction dont il garde les traces toute sa vie... s'il en réchappe.

***

Et les *fettewas* ont une héroïne populaire: C'est Zakia, du Bazar des Légumes. Forte musclée, elle ne craint, comme elle le dit "aucune moustache de tout le territoire" elle donne le coup de tête avec une irrésistible vigueur et d'un coup de bâton casse le bras le plus solide. Dans les bagarres, elle électrise ses hommes, se bat au premier rang, ramène les *défaillants* au combat, fonce sur l'adversaire, et arrache une victoire chèrement disputée. Tous les marchands de légumes lui paient un impôt et elle vit en princesse, recevant avec condescendance les offrandes. Malheur à qui manque à son devoir; il doit déménager au bout d'une semaine et souvent pour l'hôpital.

D'une voix qui n'a rien d'un soprano, elle nous dit: "J'ai en ce moment trois procès sur le bras. Un nouveau chaouiche a voulu faire le malin et me tenir tête. Je lui ai abimé un œil; l'autre affaire est celle d'un cocher insolent que j'ai arraché de son siège et corrigé d'importance; le troisième procès est dû à mon bon cœur: des gars se battaient et j'ai voulu les calmer tous obtempèrent sauf un qui voulut faire le coq mais d'un coup de tête, je l'ai jeté à terre. Et voilà.

— *Mais vous risquez la prison.*

— Bah! Tout *fettewa* digne de ce nom risque la prison; s'il en a peur, ça vaut mieux qu'il aille éplucher des haricots—et sa voix prit un accent de souverain mépris en parlant des haricots. Toute la journée, elle est assise chez un cigarettier ami, regardant les passants qui la saluent respectuesement et le soir, elle fait sa tournée, dans le quartier, souveraine incontestée inspectant son royaume. Je n'ai pas osé lui demander si elle avait un mari car je ne vois pas qui pourrait être le prince consort d'une telle mégère.

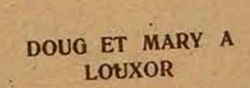
Hommes ou femmes, les *fettewas* sont un vivant défi à toutes les lois artificielles de la société. Leur fantaisie est leur seule règle; ils n'obéissent qu'à leur instinct. Mais ils finiront par disparaître un jour, broyés dans l'engrenage de la police et des Tribunaux.

A. K.



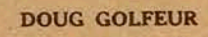


LE SUCCESSEUR DE Mr. BRIAND.
Le président du conseil français, Mr. Tardieu, entouré des journalistes, à sa sortie de l'Elysée.



DOUG ET MARY A LOUXOR

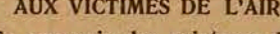
Douglas Fairbanks et Mary Pickford, photographiés à Louxor, en compagnie du directeur du Louxor Hotel.



DOUG GOLFEUR

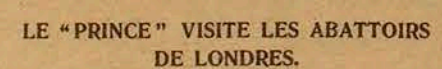
Doug Fairbanks jouant au golf à Méadi après son retour de Louxor.

(Photo Riad Chéhata)



AUX VICTIMES DE L'AIR.

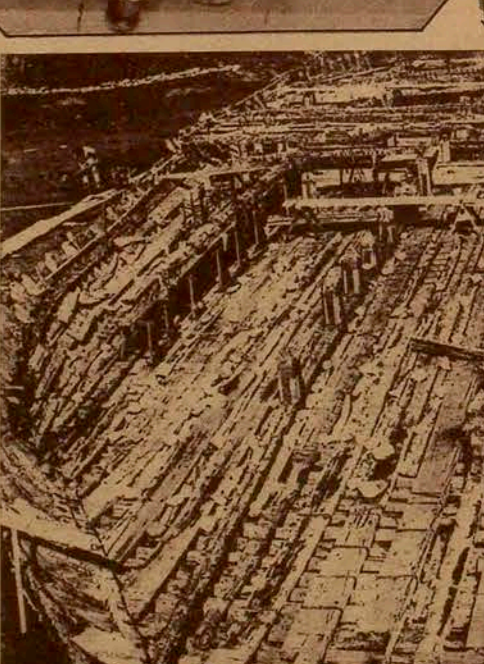
En souvenir des aviateurs disparus au cours des raids en mer, une patrouille d'avions a survolé la Manche et jeté des fleurs sur l'eau. Les avions survolant Ettretat au dessus des monuments à Nungesser et Coli.

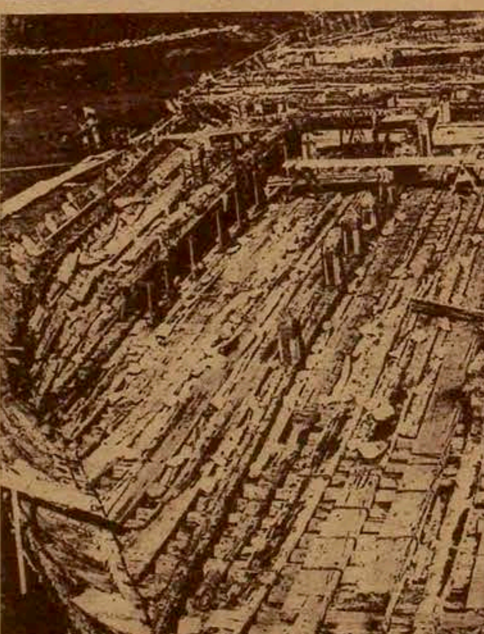


LE "PRINCE" VISITE LES ABATTOIRS DE LONDRES.

Le Prince de Galles a dernièrement voulu visiter les abattoirs de Londres et se rendre compte de visu de la façon dont on opère. L'apposition du sceau a particulièrement intéressé son Altesse et le Prince en a voulu lui-même tenter l'expérience. On le voit ici apposant le sceau sur un grand quartier de bœuf.

LE
Le
de
le
co
di
ce
ga







Mr. MACDONALD A LONDRES
Le retour de Mr. MacDonald revenant des Etats-Unis a été des plus chaleureux et la poignée de main que lui donne Mr. Henderson a été des plus significatives.

SIR PERCY LORAINE VISITE L'HOPITAL OPHTALMOLOGIQUE.
S.E. Sir Percy Loraine, Haut-Commissaire de S.M. britannique a visité la semaine dernière, l'Hôpital Ophtalmologique. Il a été photographié à la porte d'entrée, ayant à ses côtés L.L. E.E. Aflatoun pacha, ministre de la Guerre, et Mohamed Chahine pacha, Sous-Secrétaire d'Etat à l'Hygiène Publique.

(Photos Riad Chéhata)

SIR ET LADY LORAINE AU CAIRE.
Lady Loraine, épouse de Sir Percy Loraine Haut-Commissaire, arrivant au Caire et saluant, à la gare, Sir Peter Strickland tandis que Sir Percy cause avec S.E. Midhat pacha Yéghen, le Ministre des Affaires Etrangères.

LE RETOUR DU PREMIER AU CAIRE.
S.E. Adly Pacha Yéghen, premier ministre, saluant El-Kissy pacha, Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur venu recevoir le Premier à son arrivée au Caire, la semaine dernière, de retour définitivement de Bulkeley.

...S TRÉSORS DE CALIGULA
...s deux galères de Caligula, ...puis 2000 ans enfouies dans ... Lac Némi viennent d'être ...mplètement mises à jour après ...x mois de travail. Devant ...tte vue générale de la seconde ...ière, on avoue que la fiction était vraie.

GORDON CANNING EN PALESTINE
Le capitaine Gordon Canning montant au haut de la mosquée d'Omar en Palestine.

En un thé offert au capitaine Canning, a Jérusalem, le grand Mufti prononce son discours.

LES PLUS BELLES ÉPAULES EN ÉGYPTE

Les actrices égyptiennes vues de dos



Mme Elweya Gamil

Mme Zeynab Sidkey

Mme Badia Massabni

Mlle Fardos Hassan

Mme Fatma Rouchdi

LA FEMME MODERNE

MODE NOUVELLE, MŒURS NOUVELLES.

Affirmer que la mode actuelle est jolie, serait tomber dans le domaine de l'exagération.

« Y a pas bon ! — comme disaient mes blessés sénégalais en temps de guerre — pour les femmes s'étant trop basées sur la stabilité de la mode des vêtements peu encombrants. Ils s'ajustaient tout autant aux formes accusant de l'amplitude, qu'à celles favorisant la maigreur d'une crevette mal nourrie.

Aujourd'hui, ab absurdo, on demande aux maigres comme aux grasses de sculpter leurs lignes dans des gaînes galbées, moulées, de se donner un petit air vieillot, recherché, au lieu de l'allure jeune et dégagée d'une mode rationnelle, bien de l'époque où les trois-quarts des femmes sont émancipées, du fait même de leur existence pratique et active.

La femme oisive est passée de mode ; même celles qui n'ont pas besoin d'adopter un métier ou une profession, d'embrasser une carrière civile, cherchent volontiers à occuper leurs loisir aux fondations de bienfaisance, aux oeuvres philantropiqûes et humanitaires. Elles refusent d'accepter le titre de "parasites" de la société dont on stigmatise de nos jours les indolents, les paresseux et les inutiles.

Certes, il faut encore des femmes, beaucoup de femmes, sachant dépenser largement, follement même, car les millions de créatures humaines vivant du luxe féminin, seraient bien mal en point sans la plaie d'or s'échangeant contre le grain de blé de la miche des producteurs.

***

LA RAISON OPPOSÉE AUX CAPRICES DE LA MODE.

Il ne faut pas croire que les femmes ont accepté, sans regimber, les modes inattendues qu'on a voulu leur imposer cet automne. Je suis même persuadée qu'une quantité de parisiennes refuseront catégoriquement de les adopter.

Les modèles sensationnels paraissant dans les collections au début des quatre changements de saisons de l'année sont toujours sujets à caution; les femmes opposent la raison aux caprices de la mode, leur bon goût n'en admet ni les excentricités, ni le mauvais genre. Les grands couturiers savent bien qu'il faut compter avec les parisiennes, arbitres de la mode dans le monde entier.

De nos jours il n'y a plus de souveraines, de grandes dames en France, assez puissantes pour imposer leurs décrets à la masse; les femmes bien habillées sont légion. C'est à l'ensemble de leurs idées et de leurs décisions que les modes outrancières sont bannies, et que les modifications s'opèrent à la longue, tout doucement.

Nous en avons un exemple frappant ces dernières années; les femmes se sont débarrassées du corset baleiné, des jupons et sous-jupons à volants multiples, des corsages étroits, des jupes longues embarrassantes et anti-hygiéniques. Les chapeaux ont évolué dans le sens de la commodité et de la simplicité. On s'est coupé les cheveux, on a libéré les buste et les jambes; le cou dégagé tout autant que l'estomac ont largement contribué à redonner une santé convenable et une silhouette esthétique que les modes des temps passés négligeaient totalement.

Allez donc demander aux femmes modernes, alertes et gracieuses, sportives et libres, de reprendre la misère des laçages étouffants, des jupes traînant dans la poussière et des chignons lourds, sous des chapeaux immenses.

Les illustrés de plusieurs continents publient toujours les toilettes exotiques et excentriques lancées aux courses, vernissages et expositions, comme la toute dernière mode de Paris. Les parisiennes ont depuis longtemps daubé ces exhibitions de "mascarade" en femmes à qui on ne fait pas prendre des vessies pour des lanternes.

Gisèle de Ravenel

Fille d'Eve, cette parisienne se vêt de peaux de serpents garnis de skungs, pour les courses d'automne.

Les beaux manteaux sont lancés aux courses de Longchamps. Celui-ci en tissu imprimé est somptueusement garni de renards argentés.



En taffetas pompadour fleuri, cette toilette donne bien une idée de la silhouette nouvelle, que la mode cherche à imposer aux femmes.



Un corsage étincelant et perlé, met en valeur une jupe de satin simple, d'une ligne hardie dans son élégance.



Cette robe en dentelles bleu-de-nuit, est gracieuse par le mouvement heureux de ses volants. Les robes jaunes donnent une note inédite au décolleté du dos.

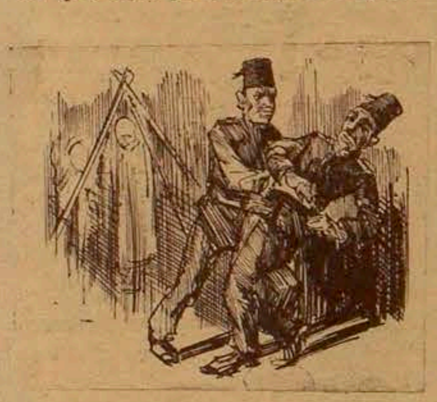
DRAMES & COMEDIES DE LA VIE

Achmaoui

La France a son Deibler, l'Egypte a son Achmaoui : bourreaux officiels chargés de faire expier aux condamnés à mort leurs sinistres méfaits. Mais le mot *Achmaoui* est devenu en arabe un nom commun, synonyme de bourreau et les successeurs de l'authentique Achmaoui, mort il y a quelques années continuent à s'appeler comme lui. Pour le public, le métier de bourreau doit être terrifiant; on s'imagine que les nuits des *Achmaoui* sont peuplées de cauchemars et que les fantômes des pendus viennent hanter leur vie, empoisonner leurs plaisirs.

Il n'en est cependant rien; les bourreaux sont de bons vivants, gais, pour qui pendre n'est qu'un métier comme un autre. Sortis de la chambre noire, ils oublient aisément et vont prendre un verre, afin de bien inaugurer les cinq livres qu'on leur donne à chaque exécution. C'est de l'argent honnêtement gagné à la sueur de leur front; et l'argent n'a pas d'odeur; ces cinq livres qu'on leur paye ne sentent nullement le crime et le pendu, mais sont de belles vignettes colorées, avec quoi on peut régaler ses gosses de friandises et offrir un nouveau châle à sa femme.

La prison du Caire sur qui flotte le drapeau noir quand un condamné à mort passe de vie à trépas, possède deux bourreaux : *l'Achmaoui* en titre et son aide. Le bourreau officiel s'appelle Mohamed Badaoui il a 45 ans, en pleine santé; le second s'appelle Darwiche Moustafa et approche de la soixantaine; c'est lui que nous pûmes approcher pour



lui demander ses impressions. Il a été pendant vingt ans l'aide d'Achmaoui le grand, a vu passer des centaines de condamnés et ne s'en porte pas plus mal. Il semble que d'avoir touché souvent la corde du pendu lui a porté bonheur. Avec quelle fierté nous dit-il "Je suis l'élève d'Achmaoui lui-même !"

— C'est lui-même qui m'a appris le métier, cet art qu'on ne peut hélas pas ranger parmi les Beaux Arts. Il faut avoir du cœur, des nerfs à toute épreuve pour savoir pendre. Je me souviens que pendant la loi martiale, j'eus à exécuter un condamné à mort à Suez. Le soldat hindou qui montait la garde s'évanouit.

Sur la pendaison elle-même, il nous dit : Le condamné à mort passe la dernière nuit, surveillé de près, observé chaque cinq minutes par le soldat qui monte la garde; on lui fait même croire que sa grâce est possible afin de lui épargner les cruels supplices de l'attente. A l'aube on l'amène à la chambre noire, vêtu de rouge et on lui passe les bras dans une ceinture de cuir. Lecture est donnée de l'arrêt; on lui cache la figure dans une cagoule et il est placé sur la trappe, tandis qu'on lui passe la corde au cou. Cette corde importée d'Europe, ne sert que trois fois ; car il advint qu'une corde dont on s'était trop servi devint coupante et sépara la tête du tronc. Il est des condamnés qui vont gaillardement à la potence le sourire aux lèvres comme le tristement fameux Mahmoud Ismail



un des assassins du regretté Sirdar. On a rarement vu une pareille maîtrise de soi, un pareil dédain de la mort. Tandis que le chef de la bande, Chafik Mansour, s'est fait traîner, en gémissant et en implorant grâce.

Sur ses impressions au moment de la pendaison, Darwiche Moustapha nous dit qu'il n'éprouvait pas plus d'émotion que le boucher dont le métier est d'égorger un poulet. D'ailleurs, en entendant la lecture du verdict, le bourreau apprend que le condamné à tué et ceci atténue en lui la pitié. Rappelons qu'en Egypte, on exécute les femmes mais des mégères comme Raya et Skina n'ont rien de la femme.

Bureau d'emplois !

Changeons un peu d'atmosphère et passons du sinistre décor de la chambre noire et de ses rouges pendus au salon fastueux d'un grand bureau d'affaires, intitulé *" Bureau d'emplois et de carrières libres"* Des dizaines d'employés vont et viennent affairés; à chaque minute le téléphone retentit; des piles de dossiers encombrent les les rayons des armoires et le maitre des céans est un personnage important. Il ne reçoit pas les visiteurs avant qu'ils n'aient fait antichambre. D'un air condescendant, il les interroge sur leurs aspirations. A celui qui veut un poste administratif et de confiance il demande de verser un dépôt de 60 livres et promet un emploi bien retribué. A d'autres, il fait payer 50 livres et ainsi de suite. Le jeu prend et bientôt, trois mille livres sont amassées. Le patron s'achète une auto, se meuble encore mieux et fait patienter ses victimes. Mais il fait une fatale erreur. Décidé de liquider et de s'enfuir en Syrie, il n'estime plus utile de régler ses employés et complices de province. Ceux-ci n'entendent pas de cette



oreille, portent plainte et la police, curieuse de profession, s'en mêle. Le pot aux roses est découvert; notre accusé est arrêté et en prison ; il attend de comparaître devant ses juges.

Le juge des saïdiens.

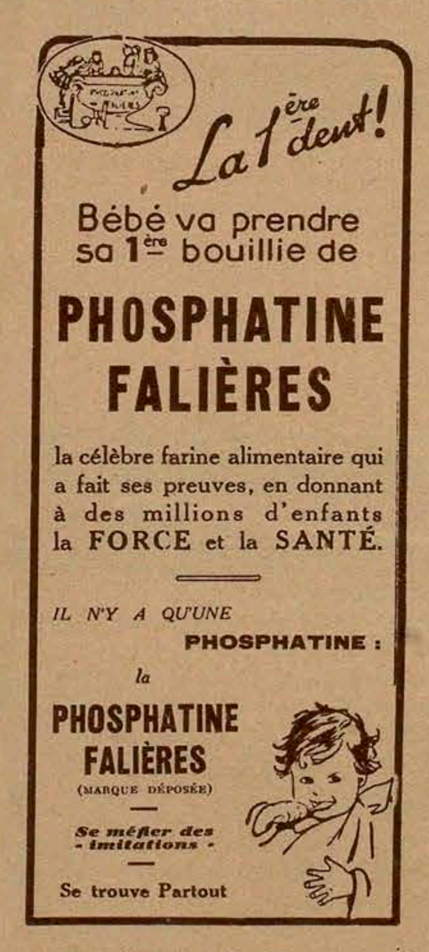
Tantah possède un phénomène de juge, qui ne sait ni lire ni écrire. C'est ce cheikh Mohamed Abou Chady, juge des saïdiens. Sans avoir été nommé par décret il a plus d'autorité morale que les juges officiels. Les saïdiens viennent d'eux-mêmes lui exposer leur cas ; il les écoute et juge suivant le bon sens, sans se soucier des subtilités des Codes qu'il méprise souverainement; ses jugements sont exécutés à la lettre, sans pourvoi en cassation ni recours à la force armée. Ayant eux-mêmes fait appel à sa juridiction, ils s'inclinent devant ses décisions bien que le bon cheikh Abou Chady ne sache ni lire ni écrire.

Il eut dernièrement un incident amusant. Deux saïdiens comparaissaient devant le juge du Tribunal de Tantah quand au milieu de l'audience, le cheikh Abou Chady se leva, apostropha le juge, lui dit qu'avant lui, il avait déjà jugé ce procès en condamnant les deux adversaires à se réconcilier. Mais son langage imagé ne fut pas du goût du juge qui acquitta les deux prévenus et condamna le cheikh Abou Chady à vingt-quatre heures de prison. Ce n'était pas guère un brillant résultat pour le juge des saïdiens et ce ne fut que sur de pressantes sollicitations, que le juge régulier le fit remettre en liberté.

Mais le cheikh Abou Chady n'en continue pas moins à tenir des audiences publiques pour ses chers et bons saïdiens.



Cheik Mohammad Abou Chady
le Juge des Saïdiens









Bè... Bè... Bègues.

D'après des statistiques médicales, il paraîtrait que l'on compte beaucoup plus de bègues parmi les hommes que parmi les femmes. Celles-ci vont se réjouir de cette supériorité.

Oui, mais auparavant, qu'elles méditent ces quelques réflexions trouvées à ce propos dans une revue médicale :

"Le bégaiement, dit l'auteur de l'article, étant considéré aujourd'hui comme un effet de la pensée, il est intéressant de donner les raisons pour lesquelles, d'après un professeur allemand, cette infirmité est surtout masculine. Cela tient, dit-il, à ce que le développement de la pensée, stimulé par la civilisation, est plus intense chez l'homme. La femme, ajoute le professeur allemand, est encore aujourd'hui plus près de la nature. Pendant mon long séjour en Afrique, je n'ai jamais rencontré un noir bègue."

Et le docteur en question achève ainsi son étude :

"Par la Bible, nous savons que le bégaiement était assez commun chez les juifs civilisés et l'exemple de Démosthène nous prouve que le pays des grands orateurs n'était pas exempt de cette infirmité. Les femmes agissent souvent avant de penser et mon expérience m'a démontré qu'un bègue capable de maîtriser sa pensée est délivré de son bégaiement. Mgr Benson, qui prêchait supérieurement, bégayait souvent et lamentablement dans la conversation."

Atchoum!...

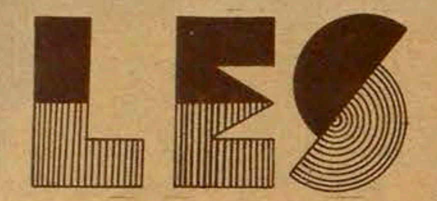
Dernièrement, dans un élégant magasin d'une grande ville anglaise de l'Afrique du Sud, une dame regardait des étoffes, quand le commis qui les lui montrait fut pris d'une crise d'éternuement... Irrité, la cliente jeta avec indignation les coupons sur le comptoir, déclarant qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds dans un magasin dont le propriétaire permettait à ses subalternes une pareille incorrection vis-à-vis des clientes.

Le gérant du magasin, voulant donner satisfaction à la belle cliente, mit à la porte, sur-le-champ, le pauvre employé.

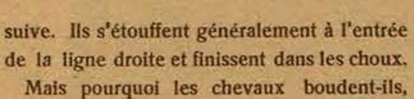
Celui-ci, arguant d'avoir été congédié sans préavis, eut recours aux tribunaux, Il perdit en première instance, mais en appel il s'entendit donner raison.

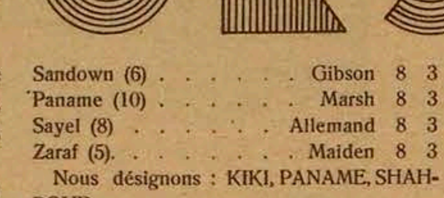
Son avocat cita le cas du grand Frédéric à qui il arriva d'éternuer violemment en présence d'une grande dame et qui fut excusé par un courtisan d'esprit expliquant : " Les empereurs romains, Madame, étaient des demi-dieux, et, comme tels au-dessus des faiblesses humaines. Nos rois, au contraire, sont des simples hommes avec tous ce qui caractérise un humain, comme vous avez put le constater".

La Cour décida donc que l'on ne pouvait exiger d'un simple commis de magasin une conduite plus noble que celle d'un roi de Prusse, et condamna le patron du magasin à trois mois d'indemnité pour faute de préavis de licenciement.



LES COURSES





Les Chevaux "Boudeurs"

Bouder c'est manifester par des signes extérieurs son mécontentement à l'égard d'une personne ou d'une chose.

La bouderie se traduit de diverses manières.

Ses traits les plus généraux sont un froncement des sourcils, une moue des lèvres qui leur imprime un mouvement de prolongation en avant et un regard chargé de colère.

Ces traits sont accompagnés de gestes variant suivant le sujet :

Un enfant fixera son regard au milieu de son assiette et refusera le mets que sa maman lui sert sous prétexte qu'il n'a pas faim. Ni la prière ni la menace ne le décideront à changer d'avis et il se laissera battre stoïquement plutôt que de céder.

Un homme est moins boudeur qu'un enfant ou qu'une femme. Ses multiples préoccupations ne lui laissent pas le loisir de bouder.

La bouderie est, en effet, un luxe de fainéants.

L'unique manifestation à laquelle il pensera sera de passer sur un autre pour éviter la rencontre de la personne qu'il boude.

Une jeune fille détournera sa tête avec un brusque geste plein d'orgueil et de morgue si la personne qu'elle rencontre est de son sexe et elle continuera son chemin avec assurance.

S'il s'agit, au contraire, d'un représentant du sexe communément mais improprement appelé fort le même geste brusque actionnera la tête, mais les pieds ralentissent la marche et à quelques pas de là, la boudeuse se retournera pour s'assurer que le jeune homme s'est aperçu de sa démonstration et s'il en est préoccupé.

Car rien ne vexe un boudeur comme l'indifférence de la personne qne l'on boude.

Les chevaux boudeurs ont plus d'imagination que les humains.

Ils manifestent leur mauvaise humeur de multiples façons.

Les plus timides, ceux qui préfèrent sauver les apparences, font semblant d'être distraits au moment où le starter lève les rubans et restent au poteau. C'est la méthode classique.

D'autres plus effrontés, accentuent leur bouderie. Ils partent avec le peleton et ils restent derniers du départ à l'arrivée sans essayer d'améliorer leur position d'un pouce.

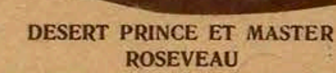
D'autres, enfin, s'élancent en tête du lot avec une rapidité vertigineuse et ils poussent à fond de train malgré que nul ne les poursuive. Ils s'étouffent généralement à l'entrée de la ligne droite et finissent dans les choux.

Mais pourquoi les chevaux boudent-ils, me direz-vous ?

Pour l'une des deux raisons suivantes : ou parce qu'ils ne sont pas satisfaits du poids qui leur est infligé, ou parce qu'ils sont intimidés ou vexés des faveurs abondantes du public.

Ainsi, à défaut d'autres motifs plus sérieux et que l'on ignore encore, Fous et Katakit, ont tout l'air de s'être comportés en chevaux boudeurs.

NAADIR
Un beau tahawi que supportent mal des jambes délicates et qui a boîté après sa promenade. (courses de Samedi)



DESERT PRINCE ET MASTER ROSEVEAU
Une lutte entre Sharpe et Marsh dont la photo ci-dessus montre éloquemment l'âpreté (courses de Samedi)

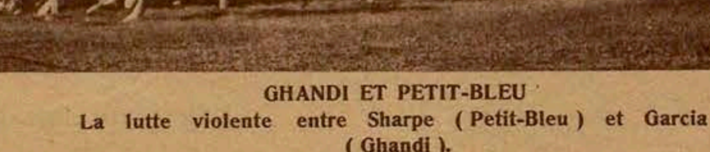
(Photos Zachary)

Quelques habitués dont certains semblent avoir deviné l'intention du photographe. (courses de Samedi)





FARIS GHAREEB
Un cheval qui fera encore du chemin, un jockey lutteur et un propriétaire toujours enthousiaste. (courses de dimanche)



GHANDI ET PETIT-BLEU
La lutte violente entre Sharpe (Petit-Bleu) et Garcia (Ghandi).

Programme
du Samedi 16 Novembre
Courses à Ghézireh

PREMIERE COURSE

DESERT STAKES. — Div. A. — Pour poneys arabes qui n'ont jamais gagné. — Poids pour âge. — Distance 6 furlongs. — Prix L.E. 80.

Shahroud (1)	X	9	3
Marksman (7)	Part. d.	9	1
Terminus (3)	Robertson	9	0
Abu Chakr (2)	Garcia	8	9
Abu Agag (4)	Deforge	8	6
Nashab (9)	Stefano	8	6
Kiki (11)	Sharpe	8	3
Sandown (6)	Gibson	8	3
Paname (10)	Marsh	8	3
Sayel (8)	Allemand	8	3
Zaraf (5)	Maiden	8	3

Nous désignons : KIKI, PANAME, SHAHROUD.

DEUXIEME COURSE

ARAB STAKES. — Pour chevaux arabes qui n'ont jamais gagné. — Poids pour âge. — Distance 6 furlongs. — Prix L.E. 100.

Kalpak (14)	Sharpe	9	3
Muftah II (16)	Marsh	9	3
Denessan (12)	X	9	3
Sirdar II (5)	Robertson	9	1
Memnoun (6)	Allemand	9	1
Taher II (19)	Deforge	9	1
Wahib (8)	Gimenez	9	1
Taymour (2)	Part. d.	9	1
Munif (15)	X	8	9
Ibn Rizkeih IV (3)	Marsh	8	9
Tcherkess (4)	Stefano	8	9
El Sandabad (18)	X	8	9
Yahut (17)	Gibson	8	9
Midhish (11)	Simper	8	9
Souran (9)	Garcia	8	9
Colibri (7)	Barnes	8	9
Libeccio (13)	Richardson	8	9
Zahid (10)	Maiden	8	9
Baz (1)	Lister	8	9

Nous désignons : YAHUT, LIBECCIO, MUFTAH.

TROISIEME COURSE

CASINO STAKES. — Div. A. — Pour poneys arabes de 3ème classe. — Distance 6 furlongs. — Prix L. E. 100.

Shawal (11)	Sharpe	9	5
Maizar (5)	Part. d.	9	1
Shahraban (1)	Pas qualifié	8	13
Munassab (3)	Allemand	8	12
Gebelli (4)	Stefano	8	11
Robin (9)	Deforge	8	11
Ghandi (6)	Garcia	8	9
Tweyer (8)	Barnes	8	7
Chiquito (7)	Lister	8	6
Yawouz (2)	Part. d.	8	3
Lizaz (10)	X	7	11

Nous désignons : GHANDI, TWEYER, MUNASSAB.

QUATRIEME COURSE

ZEITOUN STAKES. — Pour purs sang anglais qui n'ont pas encore gagné. — Poids pour âge. — Distance 7 furlongs. — Prix L.E. 120.

Floraberg (9)	Part. d.	9	1
Planetta (2)	Gimenez	9	1
Falstaff (12)	Maiden	8	13
Vain Vixen (3)	X	8	10
Grisette (7)	Marsh	8	10
Pink Potatoe (5)	Deforge	8	10
Earning (8)	Non qualifié	8	10
Kilcreggan (11)	Robertson	8	10
Sea Hawk (6)	Lepinte	7	6
Sandy Sanga (10)	Baxter	7	3
Etna (4)	Richardson	7	3
Cool Drop (13)	Garcia	7	3
Tanagra (1)	Garcia	7	3

Nous désignons : FALSTAFF, SEA HAWK, PLANETTA.

CINQUIEME COURSE

BULAC HANDI CAP. — Div. A. — Pour poneys arabes de 2ème classe. — Distance 1 mile. — Prix L.E. 150

Kashkoul (5)	Maiden	9	0
Jasour (9)	Deforge	8	6
Judex II (2)	Garcia	8	6
Gaflan (4)	Stefano	8	5
Asfour el Nil (6)	Gibson	8	4
For (8)	Lister	7	13
Munir II (3)	Robertson	7	10
Yazur (1)	Richardson	7	6
Lazem (7)	Barnes	7	5
Golden Eagle (10)	Luby	7	4

Nous désignons : GOLDEN EAGLE, JASOUR, GAFLAN.

SIXIEME COURSE

AERODROME HANDICAP. Pour chevaux arabes de 2ème classe.—Distance 7 furlongs — Prix L.E. 150.

Talal (1)	Daoud	9	0
Ghayour (5)	Garcia	8	10

Caracalla II (8)	Richardson	8	10
Jingizhan (6)	Lister	8	7
Katakit (4)	Part. dout.	8	7
Goha (2)	Barnes	8	2
Vautour (7)	Luby	8	2
Abu Dalal (10)	Deforge	8	0
Habibi (11)	Gibson	8	0
Markoo (9)	Robertson	7	7
Wabal (14)	X	7	0

Nous désignons : GOHA, VAUTOUR CARACALLA.

Programme

du Dimanche 17 Novembre

Courses à Héliopolis

PREMIERE COURSE

DESERT STAKES. — Div. B. — Pour poneys arabes n'ayant jamais gagné — Poids pour âge. — Distance 6 furlongs. — Prix : L.E. 80.

El Bark (7)	Luby	9	3
Dogian (1)	Allemand	9	1
White Eagle (2)	Part. d.	8	9
Mahfouz (4)	Garcia	8	9
Renard Blanc (11)	Maiden	8	9
Dum Dum (9)	Sharpe	8	9
Nahas (3)	Lister	8	9
Kohelan El Nawag (8)	X	8	9
Taalab (12)	Marsh	8	8
Shibl (5)	Sharpe	8	3
L'Inconnu (6)	Rocchetti	8	3
Mirko (10)	Stefano	8	3

Nous désignons : DOGIAN, DUM DUM MAHFOUZ

DEUXIEME COURSE

THE CLUB CUP. — Pour chevaux arabes à être montés par des amateurs. — Distance 1 mile. — Prix : une coupe et L.E. 25.

Imbattable (9)	11	12
El Serur (1)	11	12
Pan (7)	11	12
Maamul (4)	10	12
Bareed (8)	10	12
Deban (2)	10	7
Thunder (5)	10	7
Kalpak (6)	10	3
Sabah El Nur (3)	10	3

Nous désignons : EL SERUR, PAN, BAREED.

TROISIEME COURSE

CASINO STAKES. Div B. — Pour poneys arabes de 3ème classe. — Distance 6 furlongs — Prix : L.E. 100.

Satrazam (11)	Stefano	9	3
Comet (8)	Barnes	9	3
Rôdeur (4)	Garcia	8	13
Miras (5)	Sharpe	8	12
Fasiha (9)	Daoud	8	11
Samoud (7)	Marsh	8	9
Aquilone (1)	Richardson	8	9
Sheriff (3)	Allemand	8	9
Makir (2)	Deforge	8	8
Didah (6)	Part. d.	8	6
Eros (10)	Lister	8	3

Nous désignons : RODEUR, SHERIFF, SAMOUD.

QUATRIEME COURSE

MARG HANDICAP. — Pour chevaux arabes de 1ère classe. — Distance 7 furlongs. — Prix : L.E. 200.

Peau Rouge (4)	Lister	9	7
Roland (1)	Stefano	9	1
Seigneur (3)	Sharpe	9	0
Mikado (5)	Luby	8	11
Bel Ami (8)	Garcia	8	4
Le Blanc (2)	Maiden	8	3
Mashaan (12)	Allemand	8	3
Namla (7)	Barnes	8	0
Rajah (9)	Part. d.	7	13
Nagab (13)	Richardson	7	9
Bayram (10)	X	7	3
El Serur (11)	Part. d.	7	2
Argus (6)	Robertson	7	0

Nous désignons : SEIGNEUR, NAGAB, PEAU ROUGE.

CINQUIEME COURSE

BULAC HANDICAP. — Div. B. — Pour poneys arabes de 2ème classe. Distance 1 mile. — Prix : L.E. 150.

Ibn El Shol (4)	X	9	0
Kaswar (3)	Sharpe	9	0
Bawam (11)	Allemand	8	10
Beit El Azrak (2)	Maiden	8	9
Sanjak (9)	Luby	8	5
Grenadier (8)	Part. dout.	8	2
Wadah (5)	Stefano	8	2
Bedawi II (1)	Lister	7	12
Tric Trac (10)	Marsh	7	12
Wasel (6)	Lepinte	7	5
Nassar (7)	Richardson	7	4

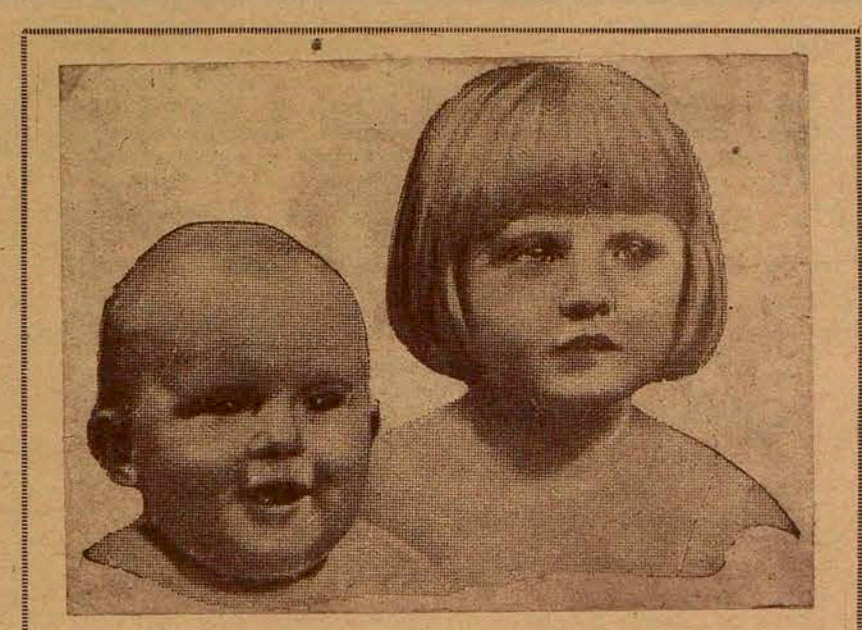
Nous désignons : NASSAR, BAWAM, BEIT EL AZRAK.

SIXIEME COURSE

RAMLEH STAKES. — Pour chevaux arabes de 3ème classe. — Poids d'âge. — Distance furlongs. — Prix : L.E. 100.

Abanos (7)	Stefano	9	7
Ares (4)	Barnes	9	7
Le Cid (2)	Robertson	9	7
Morgan (12)	Gimenez	9	7
El Mahdi (9)	Sharpe	9	4
Borea (13)	Richardson	9	4
Incognito (5)	Lister	9	4
Thunder (3)	Gibson	9	3
Yatagan (16)	Garcia	9	3
Tokio (8)	Luby	9	3
Dari (10)	Marsh	9	3
Abatage (11)	Part. d.	9	0
Djinan (13)	Rochetti	9	0
Kharouf (6)	X	8	8
Embarak (1)	Deforge	8	8
Sans Rival (14)	Part. d.	8	8

Nous désignons : INCOGNITO, EMBARAK, EL MAHDI.





La sœur du calife

Roman historique de G. Zaidan

Traduit par M. Y. Bîtar. Mis en français par Charles Moulié.

Résumé des Chapitres précédents.

Le poète Abou'l Atahia a surpris le secret de Al Abbassa, sœur du Calife. Caché chez le juif Fanhas, marchand d'esclaves blanches, il y retrouve Al Fadl, qui le sauve de la prison. Atba fidèle servante de Al Abbassa est envoyée à Ja'far, le grand vizir, que la sœur du Calife avait épousé secrètement le suppliant de la délivrer de ses ennemis.

Le regard d'Al Abbassa ne se détachait pas de l'horizon de plus en plus sombre. Parfois, cependant, malgré elle, il se tournait vers les lumières du palais du Calife et du palais de Zoubaïda. Dans chacune de ces vastes demeures, il y avait un ennemi.

Ja'far n'arrivait pas.

Al Abbassa se leva.

— Allons au balcon qui donne sur le Tigre, dit-elle. Peut-être viendra-t-il par là ?

— Mais voici un bruit de pas au fond du corridor.

Al Abbassa tressaillit.

Cela ressemblait au bruit des pas de Ja'far.

Elle s'élança.

— C'est lui !

Atba la retint.

— Allez dans votre chambre secrète, maîtresse. Je vous l'amènerai. Là, vous n'aurez pas de témoins, pas même moi.

Al Abbassa ne résista pas. Elle obéit.

Atba s'engagea dans le corridor que des bougies éclairaient.

Ja'far arrivait.

Il marchait vite.

Il était couvert d'un grand manteau noir et coiffé d'un béret allongé, — la tenue officielle des Abbassides.

Atba lui baisa la main.

Il dit brusquement :

— Où est ta maîtresse ?

— Dans sa chambre, répondit Atba. Elle vous attend depuis plusieurs heures.

Elle le conduisit jusqu'à la porte.

Elle l'aida à quitter ses souliers, puis elle se retira, comme de coutume, pour ne point les gêner.

— XV —

L'entrevue

Al Abbassa se tenait debout au milieu de la chambre.

A cause de la vive émotion qu'elle éprouvait ses genoux flageolaient ; de sentiments divers et contradictoires d'amour, de crainte et d'espérance, agitaient son cœur tour à tour.

Bien qu'elle fût spacieuse et luxueusement meublée (lampes-minaret, tableaux suspendus, tapis déroulés), la pièce où elle se trouvait semblait à Al Abbassa trop étroite et l'attente, à cet instant, lui paraissait plus longue que toute l'attente de toute la journée.

Des pas derrière la porte.

Des souliers qu'on ôte.

Ja'afar entra,

Il avait trente-sept ans, la physionomie ouverte, la figure belle, les cheveux châtains peu de barbe et quelques rares cheveux blancs. De la douceur dans l'expression de la bouche, dans l'expression des yeux, de l'intelligence. Son béret, rejeté en arrière, montrait la blancheur du front et les marques des soucis. Car, pareil à celui des hommes qui ont des sentiments délicats, mais forts, le visage de Ja'afar reflétait ses sentiments. Ja'afar ne savait pas comprimer sa colère, ni patienter contre l'injure. En cela il offrait avec Al Fadl Ibn ar Rabi un contraste frappant.

Al-Abbassa se précipita au-devant de son bien-aimé.

Elle portait une robe très simple, celle qu'elle portait toujours quand il venait. Ses cheveux étaient tressés en une seule tresse accrochée au sommet de la tête à l'aide d'une épingle incrustée. Une écharpe de soie, enrichie de vers brodés en or sur les côtés, enveloppait ses épaules. L'inquiétude avait fixé dans ses yeux un air de sévérité qui la rendait plus majestueuse et plus belle.

Lorsque son regard tomba sur Ja'far, elle ne put s'empêcher de sourire.

Elle oublia les phrases qu'elle avait préparées. Toute son angoisse la quitta, et elle se sentit soulagée, comme à chacune de leurs entrevues.

Puissance de l'amour. Il triomphe même du malheur. Malgré les difficultés, malgré tout, deux êtres qui s'aiment ne songent qu'à leur amour quand ils se rencontrent. Le malheur rend l'amour plus solide. Tel l'or, les risques de jeu le rendent plus précieux.

Quand à Ja'far, bien qu'assuré de l'amour d'Al Abbassa, il n'oubliait jamais qu'elle était issue d'un sang plus noble que le sien, ou du moins que ses contemporains estimaient plus noble que le sien. Elle était Arabe, de la famille de Hachem, fille de Calife, sœur de Calife. Lui n'était que Persan, un étranger et un affranchi, un affranchi que son mérite personnel avait élevé. Certes ! mais tout de même jamais un affranchi n'osa aimer une fille de Calife.

Mais Ja'far aimait Al Abbassa, et Al Abbassa aimait Ja'far,

S'ils jouaient leur vie en désobéissant au cruel Haroun ar Rachid, c'est parce qu'ils avaient été vaincus par ce sultan : l'Amour

Le poète, Majnoûn-Laïla a écrit :

O Laïla ! combien de choses importantes j'oublie, lorsque je viens à toi dans la nuit !

Quelques instants, Ja'far et Al Abbassa furent comme le poète.

Al Abbassa se ressaisit la première.

Elle ouvrit l'entretien, et, la coquetterie étant la plus forte, elle commença par des plaintes.

Tel est toujours le prologue de la conversation des amants, où c'est un prétexte pour que chacun attribue tous les torts à l'autre. Par ce manège, les cœurs se mettent à nu, et l'amour se fortifie.

Al Abbassa murmurait.

— Ce n'est que maintenant qu'il a plu à Ja'far de venir à l'appel d'Al Abbassa ?

Ja'far, avec un regard passionné, repondit:

— L'appel d'Al Abbassa est un ordre qu'on ne refuse point. Mais les circonstances et la peur des jaloux qui nous épient. m'ont retardé, Je suis venu à toi en barque, par le Tigre, et un domestique garde mon cheval.

Al Abbassa comprit alors pourquoi elle ne l'avait pas vu venir du balcon.

Elle s'assit sur un coussin brodé, en tenant la main de Ja'far pour l'inviter à s'asseoir à côté d'elle.

La main d'Al Abbassa était froide. Ja'far la sentit frémir dans la sienne.

D'une voix émue, Al Abbassa parla :

— Jusques à quand ces mensonges, Ja'far ? Il est temps à la fin que nous vivions ensemble, ou que nous mourions.

Ja'far soupira :

— Le destin nous impose ces trances. Il a mis entre nous une barrière faite d'honneur et de noblesse. Il t'a voulu princesse et moi affranchi.

Al Abbassa riposta, les yeux pleins de reproches :

— C'est une barrière de pure imagination. Tu as l'âme plus grande que celle des princes, et tu es plus noble, à mes yeux, que tous les descendants de la famille dont je suis. Mais...

Et elle se tut.

— Tu m'as appelé en hâte, reprit Ja'far. Me voici. Y a-t-il quelque chose de nouveau?

A présent, Al Abbassa avait retrouvé toute son angoisse. La joie de voir son bien-aimé était tombée. Et, en pleurant :

— Oui, dit-elle, il nous faut à la fin vivre ensemble, ou mourir. Je ne puis plus supporter cette gêne perpétuelle ou nous nous débattons.

Ja'far répondit tranquillement :

— La mort me sera douce, si elle doit te procurer le repos.

Al Abbassa hésita un peu, puis :

— Notre secret est connu. Avant peu, mon frère saura tout.

Sa voix s'étrangla.

Ja'far bondit.

— Quel secret ? s'écria-t-il, Et qui l'a dévoilé ? Et comment ? Et quand ?

— Hier, lorsque j'étais chez Fanhas, j'embrassais nos enfants et leur disais adieu...

— Et qui a osé ?...

— Abou'l Atahia, le maudit !

— Abou'l Atahia ? Il mourra.

— J'ai voulu le faire tuer. J'ai envoyé des soldats, ce matin, pour le saisir. Il s'est échappé.

— Comment s'est-il échappé des mains des soldats ? Les misérables ! Ils mourront.

— Ton ennemi l'a délivré.

— Lequel ? J'en ai beaucoup.

— C'est vrai. Mais je parle du plus jaloux de tous, du plus méchant. Tu n'as pas deviné ?

— Al Fadl ?

— Oui.

Elle éclata en sanglots.

Les larmes d'Al Abassa excitèrent la fureur de Ja'far.

De rage, il faillit déchirer ses vêtements.

Il cria :

— Al Fadl ? Allah le maudisse ! Lâche et vile créature ! Mais ne craint-il donc pas mon pouvoir ? Ne craint-il donc pas mon sabre ? Pourquoi cette impudence ? Ah ! je me vengerai !

Al Abbassa secoua la tête, et dit tristement:

— Il ne te craint pas, Ja'far. Il est le favori de Mohammad al Amine et le favori de Zoubaïda qui est toute-puissante sur mon frère. Tu ne peux rien contre lui. Al Fadl se trouvait par hasard chez Fanhas; il achetait des esclaves pour le compte de ce débauché de Mohammad. En sortant, il vit nos soldats qui liaient Abou'l Atahia. Le poète demanda protection. Atba m'a affirmé que se yeux avaient l'air de promettre quelque chose,—tu sais quoi. Al Fadl le délivra, aidé de ses gens, et menaçant les nôtres, qui revinrent m'annoncer leur échec. Tu penses bien que, pour remercier Al Fadl, le poète lui aura raconté ce qu'il aura découvert chez Fanhas ! Je t'ai dépêché Atba avec un billet, tu étais au Midan, et j'ai passé à t'attendre des heures plus longues que des siècles. Voilà mon histoire. Maintenant, tu es là. Quel est ton avis ? Pour moi, je ne resterai pas ici un jour de plus : je ne suis plus en sûreté. Il me semble que les pierres de Bagdad et les eaux du Tigre connaissent mon secret. Il me semble que mes serviteurs et mes esclaves sont autant de soldats qui se préparent à me prendre. Ah ! si j'étais menacée, ma peine serait légère ! Mais j'ai peur pour toi de la colère du Calife.

Elle s'essuya les yeux.

Ja'far écoutait, le regard fixé sur elle.

Son cœur battait violemment.

Soudain, il se leva.

— Rassure-toi, dit-il, ma chérie. Il ne toucheront pas un seul de tes cheveux. Je leur arracherai plutôt la vie à tous !

Elle s'accrocha à ses habits et l'obligea à s'asseoir.

— Ne t'emporte pas, surtout, dit-elle. il faut de la reflexion et de la prudence. Prends garde ! Ton rival est le Calife, le Commandeur des Croyants. Il a avec lui toute la famille de Hachem, tous les Arabes et tous leurs partis et tous leurs soldats, tous les envieux qui souhaitent de toi un faux pas !

XVI

Le bon avis

Ja'far sourit. Mais ses lèvres et ses yeux trahissaient sa fureur.

— Ne crois pas, dit-il, que je parle sans réfléchir. Je suis en garde contre tout malheur. Tu as nommé les seigneurs de la maison de Hachem et les hommes de l'Etat ? Eh bien ! il n'y en a pas un parmi eux que je n'aie comblé de mes faveurs et conquis par mes bienfaits. Ce n'est pas en vain que j'ai multiplié mes présents ; ce n'est point par sottise que j'ai exagéré ma générosité. J'ai seulement pris mes précautions en vue des jours moins heureux. Ces gens-là me sont attachés. Quand à l'armée, elle est à moi. Tous les généraux persans détestent ton frère, parce qu'il persécute les partisans de Ali. J'ai à Khorassan des milliers de soldats valeureux, soumis à mes ordres : aucun d'eux n'aime la dynastie abbasside. Je parle franchement. Excuse-moi. Je te dis là des choses que je n'ai jamais dites à personne. Ne te fâche pas si j'ai mal parlé de ton frère : il m'a suffi de te voir pleurer pour perdre la tête.

Al Abbassa ne répondit point.

Elle songeait.

Ja'far continua:

— Il semble que mes paroles t'ont déplu? Si tu désavoues ma rébellion contre le Calife, dis-le moi.

Al Abhassa leva sur lui ses yeux inquiets.

— Tu as été franc, dit-elle, je n'aurai plus de honte à être franche aussi. Sache que rien au monde ne m'intéresse, hormis toi. Quiconque est ton ennemi est mon ennemi. Je n'excepte personne. Mais, hélas ! ton projet me paraît trop vaste. Mon bien-aimé, mon seul désir ici-bas c'est de vivre à côté de toi, avec nos deux enfants, fruits de notre amour.

Elle retint ses larmes. Puis:

— Peu m'importe que nous vivions dans un palais ou dans une chaumière ! J'en ai assez, des palais et des dangers qui nous y guettent. Fuyons cette ville ! Fuyons vers un endroit où nous n'ayons plus rien à craindre ! Laisse le vizirat et tous ses honneurs : ils sont entourés de périls. Si longue qu'ait été la vie de l'homme, si grand qu'ait été son pouvoir, il ne lui reste de tout ce qu'il a possédé, qu'un peu de terre où on le fait disparaître.

Et elle éclata en sanglots.

Ja'far, ému, pensa pleurer comme elle.

Mais il fallait agir sans retard et chercher une porte de salut.

Il s'approcha d'Al Abbassa.

Elle avait les mains sur les yeux. Il lui écarta les mains et dit :

— Ne pleure pas, mon cœur. Je ferai tout ce que tu voudras, et rien de plus. Tu as raison : la prudence convient mieux aux caractères énergiques. Et voici ce que je te propose.

Elle le regarda.

Triste, elle souriait, les paupières rouges et encore gonflées de larmes, les cils fatigués.

Ja'far reprit :

— Ton frère n'apprendra pas l'histoire de nos enfants, je te le jure. De ce côté, ta frayeur est vaine. Car nul, ni Al Fadl, ni un autre, n'oserait te nommer devant le Calife ou même faire allusion à ce qui te torture. Cela, je le sais bien. Donc, rien à craindre, pour le moment du moins. Mais nous trouverons le moyen de nous éloigner de Bagdad et d'être en sécurité, avant que ton frère ne soit averti.

Al Abbassa tendit le cou, pour mieux entendre.

— Tu sais que Khorassan est avec moi et que ses habitants sont dévoués à mes ordres. Dans Khorassan, je peux résister à tout le monde, même à ton frère. Et les partisans de Ali combattraient pour moi jusqu'à leur dernier souffle.

— Oui.

— Depuis longtemps j'ai envie de me débarrasser du vizirat et de l'échanger contre le vilayet de Khorassan. Ton frère m'a déjà promis ce vilayet. Que je le lui demande, et demain il me l'accordera.

— Est-ce vrai, Ja'far ? Sa promesse ne cache-t-elle pas un piège ?

— Il me l'a promis. J'ai sa parole. Au surplus, les envieux me serviront, malgré eux, car ils ne désirent que m'éloigner de la cour, afin de profiter seuls des bontés du Calife. Je n'ai donc qu'à dire un mot et mon espoir sera réalisé.

Les yeux de Al Abbassa brillaient :

— Je t'adjure par Allah ! dit-elle. Hâte-toi de le réaliser ! Je ne vois pas pour nous de meilleure solution. Pars pour Khorassan

Je te rejoindrai aussitôt. Et nous vivrons là-bas, avec nos enfants, dans la paix et le bonheur ! Haroun ar Rachid ne nous poursuivra pas : pendant qu'il serait à Khorassan, il risquerait de perdre son trône, et il tient à son trône !

— Tranquillise-toi : l'affaire ne traînera pas.

— Oh ! je ne suis plus inquiète ! Oui, tu l'as dit : ils n'oseront pas raconter au Calife l'histoire de nos fils. Je suis persuadée qu'il ferait mettre à mort ceux qui la lui raconteraient.

— Donc, ma proposition te plait ?

— Elle est excellente. Ah ! est-ce que cet espoir se réalisera ? Est-ce que je vivrai enfin avec toi ? Seras-tu enfin mon époux à la face de tous, comme tu l'es à mes yeux, en dépit de mon frère ?

Elle grinçait des dents.

Ja'far se leva. Il dit :

— Que j'aimerais rester ici et ne pas te quitter, ma bien-aimée ! Mais il faut que je te quitte. Je suis venu en cachette, et, puisque nous avons décidé d'être prudents, il vaut mieux que je parte au plus vite.

Al Abbassa le prit par le poignet ; il se rassit.

— Non. Ne pars pas. Je...

Et elle fut secouée d'un sanglot.

— Tu as encore peur ? dit Ja'far. N'aie pas peur. Le jour est proche où nous serons réunis, avec la permission d'Allah !

— Cela est nécessaire : nous n'avons pas commis de crime. Notre mariage est légal. Mon frère a eu l'audace de nous défendre ce qu'Allah a permis. N'est-ce pas mon frère qui nous a mariés ?

— Oui. Mais il ne reconnaît pas à un autre le droit de jouir de ce qu'Allah a permis.

Il se leva.

Elle se leva.

Il voulait lui dire adieu, mais son âme ne lui obéissait pas. Un instant, il demeura debout à la regarder.

Elle le regardait.

Et leurs yeux se comprenaient beaucoup mieux que si leur bouche avait parlé.

Ja'far rajusta son béret et se dirigea vers la porte.

Puis, il remit ses souliers, et, serrant fortement entre les siens les doigts d'Al Abbassa :

— Ne bouge pas, jusqu'à ce qu'un messager de paix te vienne trouver de ma part.

Sans lâcher sa main, elle répondit :

— Va ! mon seigneur, sous la garde d'Allah ! Et qu'Allah te donne ce que tu désires !

Ja'far s'en allait.

Il rebroussa chemin, et, fixant sur elle ses yeux pleins de reproches, il dit :

— Ne prononce plus ce nom de mon seigneur. Je suis un affranchi et je suis ton esclave, selon leurs lois et leurs usages. Car, quelle est ma condition auprès de la tienne, puisque tu es la sœur du Commandeur des Croyants ?

A leur tour, les yeux d'Al Abbassa se chargèrent de reproches :

— Que parles-tu de leurs lois et de leurs usages ? Tu es mon seigneur, de par la loi d'Allah et les usages des hommes justes !

Ja'far sourit.

— Adieu ! Je te confie à Allah. Avant peu nous nous réunirons, et pour toujours, je l'espère. Mais, tant que je n'aurai pas le moyen de nous échapper je ne te verrai pas : cela est préférable.

— Ton absence me pèsera. Mais je la supporterai, dans l'attente de la liberté.

Elle fit le signal convenu auquel Atba avait coutume de répondre.

Atba accourut, et Al Abbassa lui dit :

— Marche devant ton maître. Mène-le à la porte du palais. Et veille à ce que personne ne le voie !

Atba obéit.

Peu après, Ja'far trouvait Hamdan et son cheval et rentrait chez lui.

Cependant, restée seule, Al Abbassa écoutait le bruit des pas de son bien-aimé qui s'éloignait.

Bientôt, elle n'entendit plus rien, et ses appréhensions recommencèrent.

Elle éprouva le besoin de se confier à Atba.

Elle l'appela, lui dévoila les desseins de Ja'far.

Atba applaudit.

Et Al Abbassa s'apprêta à dormir.

— XVII —

Le Palais de Mohammad al Amine

Au moment où nous avons laissé Al Fadl, il s'en retournait chez Mohammad al Amine, accompagné de son escorte habituelle et de Abou'l Atahia.

Abou'l Atahia était plein de colère contre Atba et sa maîtresse.

Si ces deux femmes n'avaient pas souhaité sa perte, peut-être aurait-il hésité à divulguer le fameux secret, malgré le gain matériel qu'il espérait en tirer ; peut-être aurait-il eu pitié des deux enfants qu'il vouait à la mort : peut-être aurait-il respecté Al Abbassa et craint Ja'far ou Haroun ar Rachid ; peut-être même ne se serait-il pas pressé de bavarder, attendant un hasard propice pour avertir Al Fadl ou un autre. Mais le procédé d'Al Abbassa l'avait poussé à bout, et la présence d'Al Fadl sur le lieu de l'algarade l'avait incité à ne pas se taire. Le poète avait suivi Al Fadl : l'un désirait parler, et l'autre apprendre.

Les cavaliers dirigeaient leurs montures du côté du palais de Mohammad al Amine.

Ils passèrent à gauche du Midan et virent la foule qui assistait au jeu du sceptre et de la boule.

Puis ils obliquèrent et s'engagèrent dans la rue qui menait au Pont de Bagdad.

Déjà, le soleil était au milieu du ciel.

De nombreuses traces de pas couvraient les planches du Pont.

Al Fadl savait que des hommes de la police secrète étaient disséminés partout, sur le Pont comme ailleurs, car, à cette époque, on s'épiait l'un l'autre en toutes circonstances. C'est pourquoi ses compagnons et lui chevauchaient, le visage prudemment masqué par des foulards.

Ils franchirent le fleuve et, en longeant la rive, gagnèrent le palais de l'héritier présomptif.

Al Fadl était en retard : la visite des appartements des esclaves avait été longue, et, par-dessus le marché, cette arrestation de Abou'l Atahia...

Lorsqu'il aperçut enfin le palais de Mohammad Al Amine, le soleil commençait à s'incliner un peu.

Certes, Al Fadl regrettait d'avoir manqué la *boisson* du matin. Mais Abou'l Atahia semblait posséder un secret. Al Fadl apprendrait-il quelque chose d'utile ? Serait-ce un moyen de nuire à Ja'far, son rival ?

Sans plus attendre, Al Fadl voulait être fixé.

Il congédia ses gens et invita le poète à demeurer.

Tous deux mirent pied à terre dans une rue large, plantée d'arbres.

Le rue s'ouvrait sur une grande place où donnait la porte du palais ; pas la porte du palais, à vrai dire, mais la porte du jardin de Mohammad al Amine. L'édifice se dressait derrière, entouré de hautes murailles solides, comme d'une citadelle ; car chaque maison de plaisance était en même temps une forteresse, parce que, du jour au lendemain, les évènements pouvaient changer de face et Bagdad de maître.

Al Fadl pria le poète de lui conter la nouvelle.

Abou'l Atahia la conta.

Al Fadl fut trop surpris pour ne pas douter des révélations du poète.

Il demanda des détails. Et, dès lors, l'authenticité de l'histoire lui parut plus que probable. Toutefois, l'affaire était grave, très grave.

Al Fadl réfléchit quelques instants sans rien dire. Puis il regarda Abou'l Atahia, pour s'assurer qu'il ne mentait pas.

— Gare à toi, si tu inventes ! Je ne crois pas à ton histoire. Tu as peut-être mal vu. Il est impossible que notre maîtresse, Al Abbassa, se trouve en pareille aventure ! Surtout, ne parle de ceci à personne, de peur d'avoir à subir les conséquences de tes mensonges !

(à suivre)

Beaucoup de bruit pour rien.

Un faisan, qui s'était échappé du du parc de Saint-James, à Londres, a causé un indescriptible désordre à Piccadilly Circus, où la circulation est, pour le moment, aussi dense que sur la place de l'Opéra. Ce fut un policeman qui, le premier, aperçut l'oiseau : celui-ci, au milieu de la chaussée, défiait les autobus et les innombrables voitures qu'il immobilisait, car chacun sait l'affection que les Anglais portent aux animaux. Plusieurs agents tentèrent, mais sans succès, de s'emparer de l'oiseau et, pendant près d'une demi-heure, la circulation dans les rues environnantes fut complètement désorganisée.

Finalement, un vendeur de journaux, se jetant à plat ventre sur le trottoir, au risque de se blesser, put s'emparer du délinquant qu'un policeman emmena gravement au poste le plus proche.

Des goûts et des couleurs.

Si l'idéal, pour une élégante Européenne, est de posséder des "dents de perles", il n'en est pas de même partout.

Les Japonaises — pour imiter les Américaines, sans doute — se plaisent à dorer leurs dents, ce qui, d'ailleurs, les préserve de la carie.

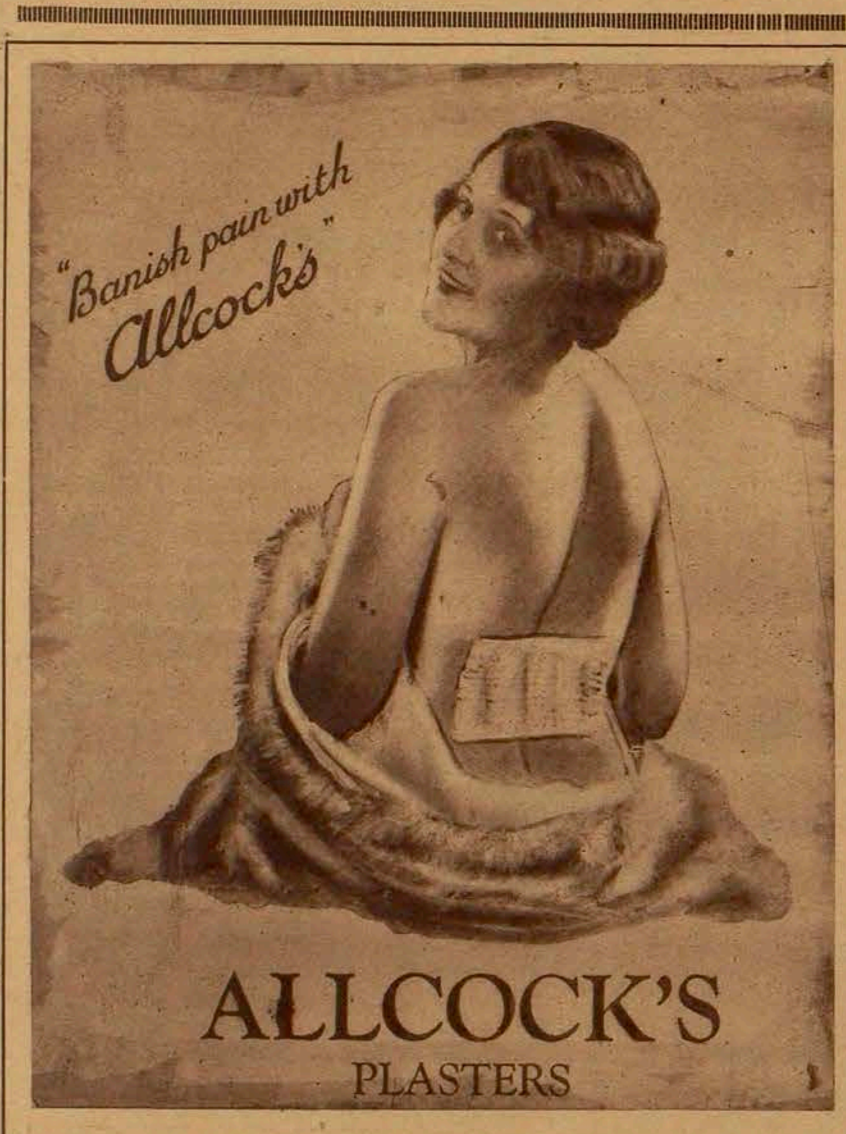
Au Tonkin, en Annam, le suprême chic est d'avoir les dents laquées, noires comme de la suie.

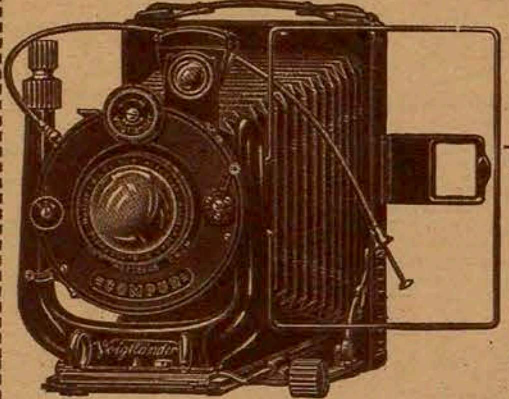
Les Indiennes, elles, raffolent des dents rouges.

Les Cannibales de la Nouvelle-Guinée prennent exemple sur les requins. Ils se liment les dents, de façon à ce que leurs mâchoires ressemblent à des scies.

Certaines tribus de Bornéo estiment qu'il n'est pas de joli sourire si les quatre incisives ne sont pas arrachées.

Et tous, Blancs, Indiens, Japonais, Malais, sont certains d'être dans le vrai et ont horreur des modes d'ailleurs.





Les Distractions du Dimanche

Pour s'amuser en société

Les Trois Valets

En battant les cartes vous laissez un valet en dessous.

Puis vous cherchez dans le paquet trois valets, que vous retournez immédiatement contre la table après les avoir montrés rapidement, de façon qu'on ne puisse sûrement se rappeler lesquels.

Alors vous racontez une histoire:

Le paquet est une auberge; les trois valets sont des jeunes gens qui ne peuvent payer leur note. Ils se sauvent après s'être donné un rendez-vous où ils seront sûrs de se retrouver.

Le premier se sauve par le toit.

Vous le mettez, toujours caché, sur le paquet,

Le second s'enfuit par la maison.

Vous le glissez au milieu.

Le dernier file par la cave.

Vous le posez dessous.

Pour montrer le bouleversement que cela fait dans l'auberge, vous coupez.

Vous cherchez ensuite, et vous trouvez trois valets rassemblés, ce qui est commode à expliquer :

Il y en avait déjà un, d'avance dessous.

Vous en avez mis un, également, dessous.

Celui qui était dessus arrive dessous fatalement, quand vous coupez.

N'importe où et comment vous aurez coupé, il y aura forcémment trois valets réunis.

L'Arbre et la Borne

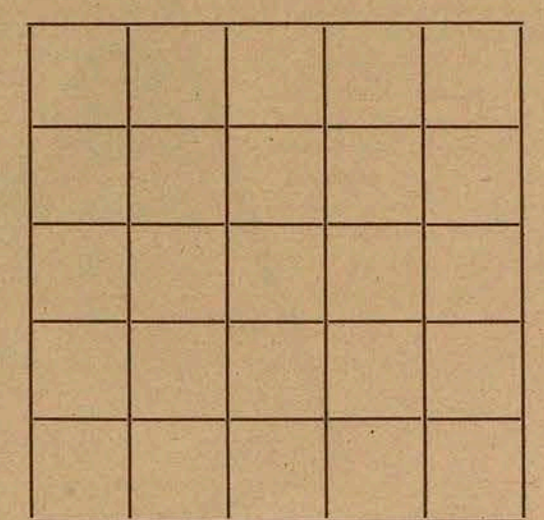
On trace au crayon une ligne sinueuse ; à son extrêmité gauche on figure un arbre, à son extrêmité droite une borne; et l'on pose la question suivante, de préférence à un calculateur:

Ceci est une route ayant 1391 mètres de longueur. Un homme, dont chaque enjambée est de 85 centimètres, parcourt la distance, et touche la borne du pied droit. De quel pied est-il parti?

L'interrogé sue sang et eau, se livre à une sarabande effrénée de divisions et de multiplications, ne trouve rien de juste et finit par y renoncer.

Alors, tranquillement, on lui donne la solution:

— Il est parti du pied de l'arbre.



Voici un problème proposé par M. Aziz Cassis:

Pouvez-vous placer dans chaque petit carré un chiffre de 1 à 25 (à condition qu'aucun chiffre ne soit répété) de manière à avoir, en additionnant chaque ligne verticalement, horizontalement ou diagonalement, 65 pour total ?

Voir la solution dans le prochain numéro

Un pari facile à gagner

Vous mettez une pièce de monnaie sur la table, vous la recouvrez d'un chapeau et vous vous engagez à l'enlever sans toucher le chapeau.

Au bout d'un instant vous frappez trois coups dans vos mains et vous dites :

— C'est fait ! Regardez !

On retire le chapeau que vous n'avez pas touché, vous enlevez la pièce et vous avez gagné votre pari.

Notre concours de pensée à reconstruire se clôturera le 19 Novembre et le résultat paraîtra le Dimanche 24 courant.

UN PEU D'HUMOUR

A l'Armée

Un colonel disait à ses jeunes soldats avant la revue des troupes: Le général vous posera peut-être trois questions. La première: Quel âge avez-vous; et l'on repond 25 ans. La seconde: Depuis combien de temps faites vous le service? et l'on répond: deux mois, mon général. La troisième Etes-vous plus content du logement ou de la nourriture ? Vous répondez: de tous les deux mon général.

Quelques temps après le général se trouve en présence d'un jeune novice, et lui pose les questions suivantes.

— Depuis combien de temps faistu le service?

— Depuis 25 ans mon général.

Celui-ci étonné continue:

— Mais alors quel âge as-tu ?

— Deux mois mon général.

— Me prends-tu donc pour un imbécile ou un fou ?

Et le novice de répondre:

— Tous les deux, mon général.

***

Malin !

Toto — six ans — a devant lui une immense assiette pleine de crème.

Tout à coup sa mère s'en aperçoit et s'écrie :

— Toto... Qu'est-ce qui t'a donc servi ?

— C'est moi, m'man...

— Mais comment vas-tu manger tout ca ? Tu en as beaucoup trop...

— Ça ne fait rien m'man... Je mange d'abord ce qu'il y a en trop...



UN HEUREUX PRÉSAGE QUI TOURNE MAL

— Vous avez une arraignée sur le bras. C'est un présage que vous toucherez de l'argent aujourd'hui.

— C'est très vrai; vous allez me prêter une livre!..

Dignité

Un jour le comte de Morny, pour une affaire financière, devant aller en personne à la banque de Rothschild, le baron le reçut assez cavalièrement:

— Monsieur, lui dit-il sans façon, veuillez prendre une chaise.

— Savez-vous qui je suis ? dit l'homme d'Etat offusqué. Vous parlez au comte de Morny.

— Monsieur le Comte, répliqua de Rothschid flegmatique, ayez la bonté de prendre *deux* chaises.

***

Le premier venu.

M. Poubelle qui fut préfet de la Seine était renommé pour son esprit et son urbanité.

Un jour, it reçut la visite d'un jeune homme qui lui était vivement recommandé par un certain nombre de parlementaires, tous plus considérables les uns que les autres. Ce jeune homme voulait une place dans les bureaux de la Préfecture. Après avoir énuméré tous ses titres (et ils étaient nombreux) le candidat termina ainsi :

— Vous le voyez, Monsieur le Préfet, je ne suis pas le premier venu....

— Oh ! non, répondit M. Poubelle avec un bon sourire.... Il est déjà venu cinquante postulants pour la fonction que vous me demandez...

LE 11 NOVEMBRE

FÊTE DE L'ARMISTICE ET DU SOUVENIR

Le 11 Novembre 1918, le canon cessa de tonner sur les champs de bataille et la grande tuerie prit fin. Aussi chaque année à pareille date, des cérémonies du souvenir ont lieu dans tous les pays alliés. Au Caire, les représentants des colonies européennes célèbrent cette commémoration par des visites aux monuments des Morts de la Grande Guerre. Les représentants des puissances et le Haut Commissaire de S. M. britannique y prennent part, ainsi que les présidents de Unions d'anciens combattants comme le Colonel Chabeau, Mr. Bougier et Mr. Carlo Grassi.

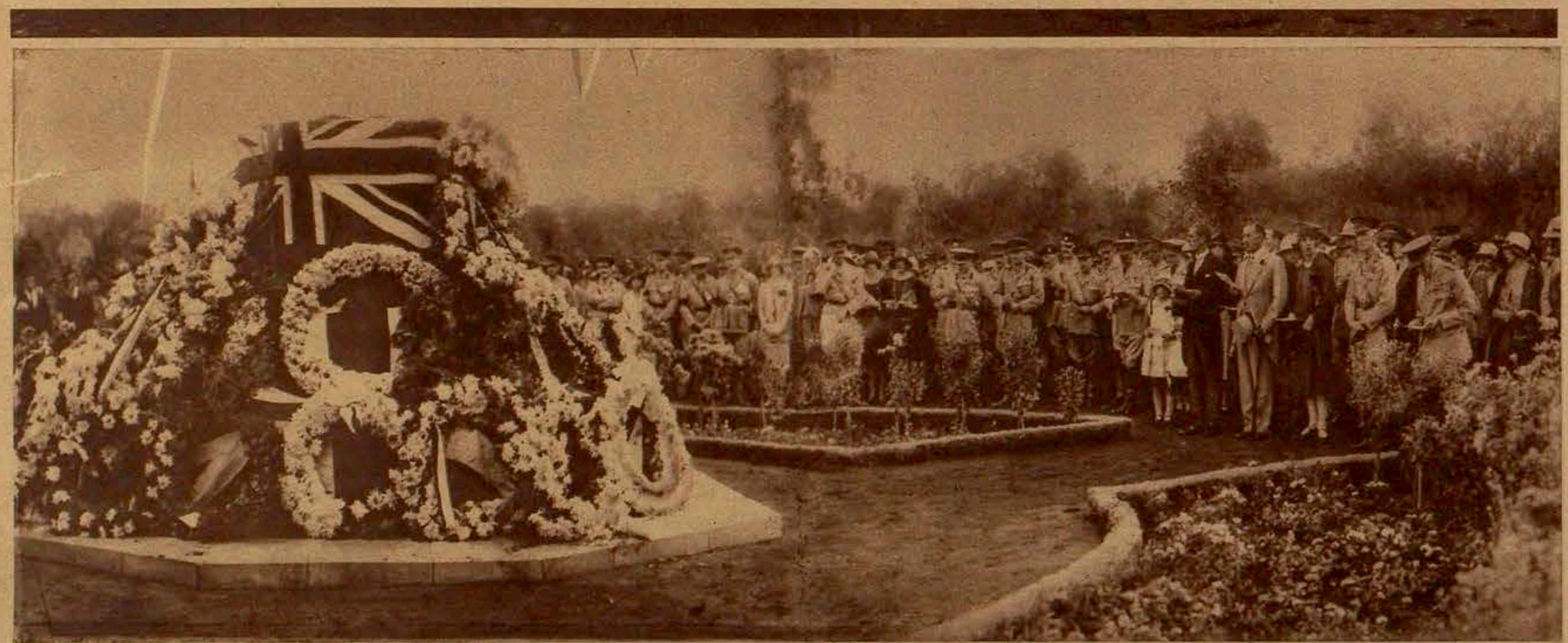
Une touchante émotion règne dans ces cérémonies où l'ancienne fraternité d'armes rapproche tous ceux que la Grande Guerre a touchés de son aile et un vœu sincère se forme dans tous les cœurs pour que la Paix unisse toujours les hommes de bonne volonté et que l'effroyable tourmente ne se renouvelle plus. Nous ne pouvons que souhaiter l'éternelle réalisation de ce vœu dont dépend le bonheur de l'Humanité et le prestige de la Civilisation.

Le monument aux Morts Francais d'Egypte, dressé au Cimetière Latin et portant sur une plaque de marbre les noms des disparus.

(Photos Riad Chéhata)

Sir Percy Loraine, gardant les traditionnelles deux minutes de silence pendant lesquelles le monde entier se recueille et songe à ses morts.

Sir Percy Loraine et Lady Loraine, sortant de l'Eglise de Sainte Marie, après les prières d'usage.



Devant le monument aux morts britanniques, recouvert de l'Union-Jack et des couronnes, se tiennent Sir Percy Loraine, Haut Commissaire, Lady Loraine et le général Sir Peter Strickland, commandant des troupes britanniques en Egypte. Autour deux se tient la colonie britannique, grave, et recueillie.